

Sommaire

Avant-propos	9
--------------	---

I^e Partie ***Histoires des origines du travail de terrain***

Présentation	15
1. La constitution du questionnaire « <i>Notes and Queries on Anthropology</i> ». Les premiers pas de l'anthropologie britannique, <i>par James Urry</i>	65
2. La magie de l'ethnographe. L'invention du travail de terrain de Tylor à Malinowski, <i>par George William Stocking Jr.</i>	89
3. La première vague de l'école de sociologie de Chicago. Le mythe des données de première main, <i>par Jennifer Platt</i>	139
4. Problèmes éthiques et politiques. L'enquête en contexte colonial vue par un anthropologue du Rhodes-Livingstone Institute, <i>par John Arundel Barnes</i>	162

II^e Partie ***La controverse autour du tournant interprétatif en anthropologie***

Présentation	181
5. La description dense. Vers une théorie interprétative de la culture, <i>par Clifford Geertz</i>	208

6. Comprendre les sociétés primitives. Une approche wittgensteinienne, <i>par Peter Winch</i>	234
7. De l'autorité en ethnographie. Le récit anthropologique comme texte littéraire, <i>par James Clifford</i>	263
8. Le tournant rhétorique en ethnographie. Une réponse poppérienne au textualisme, <i>par Martin Hammersley</i>	295

III^e Partie

La renaissance des méthodes qualitatives en sociologie

Présentation	309
9. Jeux de rôles sur le terrain. Observation et participation dans l'enquête sociologique, <i>par Raymond Gold</i>	340
10. Inférence et preuve en observation participante. Sur la fiabilité des données et la validité des hypothèses, <i>par Howard Becker</i>	350
11. L'analyse de données selon la <i>grounded theory</i> . Procédures de codage et critères d'évaluation, <i>par Anselm Strauss et Juliet Corbin</i>	363
12. Contre un empirisme naïf. Une théorie plus forte et un contrôle plus ferme sur les données, <i>par Aaron V. Cicourel</i>	380
13. Le travail de terrain comme activité d'observation. Perspectives ethnométhodologistes et interactionnistes, <i>par Robert Emerson</i>	398
14. L'étude de cas élargie. Une approche réflexive, historique et comparée de l'enquête de terrain, <i>par Michael Burawoy</i>	425
POSTFACE. L'enquête de terrain en sciences sociales, <i>par Daniel Céfai</i>	465

Remerciements

La conception de cet ouvrage est déjà ancienne, puisqu'elle a germé en 1994, lors d'un séjour à l'université de Californie à San Francisco et à Los Angeles, financé par une bourse Fulbright, accordée par la Commission franco-américaine d'échanges culturels. Sa réalisation en a longtemps été différée, faute de soutien éditorial, de temps et d'argent. Elle a été véritablement engagée en 1997, quand Éloi Ficquet, étudiant à Paris X-Nanterre avant de rejoindre le Centre d'études africaines de l'École des hautes études en sciences sociales, a accepté de collaborer à l'entreprise, entre deux voyages d'enquête en Éthiopie. Cette coopération a permis de venir à bout d'une première version des textes d'Urry, Stocking, Platt, Barnes, Hammersley, Gold et Becker en 1999. Leur révision, l'achèvement des traductions et la rédaction des présentations ont été menés à bien à la faveur d'un séjour au département de sociologie de l'université de Chicago comme professeur invité au premier semestre 2000 (centre France-Chicago) et d'un détachement du Centre national de la recherche scientifique en 2000-2001 auprès du Centre universitaire de recherche administrative et politique (CURAP, Amiens). Je tiens à remercier Marie Buscatto, à présent maître de conférences en sociologie à la Sorbonne, qui s'est en bout de course risquée à une traduction du texte de Burawoy, ainsi que les traducteurs et directeurs de rédaction des revues *Enquête* et *L'Ethnographie*, qui m'ont autorisé à inclure dans cet ouvrage les versions françaises des textes de Geertz et de Clifford. Les encouragements des auteurs qui se sont montrés favorables au projet m'ont été précieux, ainsi que ceux des lecteurs qui ont parcouru le texte et ont généreusement fourni des informations ou proposé des rectifications (Valérie Amiraux, Didier Fassin, Jean Jamin, Isaac Joseph, Jack Katz, Dominique Pasquier, Albert Piette). Alain Caillé, découvrant par hasard le manuscrit, a fait le pari de le publier. Qu'ils soient tous ici remerciés.

Le rachat des droits étrangers a été financé grâce à deux allocations d'aide à la publication, l'une de l'université de Paris X-Nanterre, l'autre de l'université Jules Verne (université de Picardie).

Provenance des textes

Les textes présentés dans ce livre proviennent de revues scientifiques ou d'ouvrages collectifs britanniques et américains. Nous remercions les auteurs et les éditeurs de nous avoir autorisés à en publier des traductions en français.

- James URRY, « "Notes and Queries in Anthropology" and the Development of Field Methods in British Anthropology », *Proceedings of the Royal Anthropological Institute of Great Britain and Ireland for 1972*, Londres, Royal Anthropological Institute, 1972, p. 45-57.
- George W. STOCKING Jr., « The Ethnographer's Magic : Fieldwork in British Anthropology from Tylor to Malinowski », in G. W. Stocking Jr. (ed.), *Observers Observed : Essays on Ethnographic Fieldwork*, Madison, University of Wisconsin Press, 1983, p. 71-120.
- Jennifer PLATT, « The Chicago School and Firsthand Data », *History of the Human Sciences*, 1994, 7, 1, p. 57-80.
- John A. BARNES, « Some Ethical Problems in Modern Fieldwork », *British Journal of Sociology*, 1963, 14, p. 118-134.
- Clifford GEERTZ, « Thick Description : Toward an Interpretive Theory of Culture », chapitre premier de *The Interpretation of Cultures*, New York, Basic Books, 1973, p. 3-30 (traduit par André Mary : « La description dense. Vers une théorie interprétative de la culture », *Enquête*, 1998, n° 6, p. 73-105).
- Peter WINCH, « Understanding a Primitive Society », *American Philosophical Quarterly*, 1964, 1, p. 307-324.
- James CLIFFORD, « On Ethnographic Authority », *Representations*, 1983, 1, 2, p. 118-146 (traduit par Gérard Leclerc, Patrick Menget, Britta Rupp-Eisenreich : « De l'autorité en ethnographie », *L'Ethnographie*, 1983, LXXIX, 90-91, p. 87-118).
- Martin HAMMERSLEY, « The Rhetorical Turn in Ethnography », *Social Science Information*, 1993, 32, 1, p. 23-37.
- Raymond GOLD, « Roles in Sociological Field Observations », *Social Forces*, 1958, 36, 3, p. 217-233.
- Howard S. BECKER, « Problems of Inference and Proof in Participant Observation », *American Sociological Review*, 1958, 23, 6, p. 652-660.
- Anselm STRAUSS, Juliet CORBIN, « Grounded Theory Research : Procedures, Canons, and Evaluative Criteria », *Qualitative Sociology*, 1990, 13, 1, p. 3-22.
- Aaron V. CICOUREL, « Field Research : The Need for Stronger Theory and More Control Over the Data Base », in W. E. Smizek, M. K. Miller, E. R. Fuhrman (eds), *Contemporary Issues in Theory and Research : A Meta-Sociological Perspective*, Westport, CT, Greenwood Press, 1979, p. 161-176.
- Robert EMERSON, « Observational Fieldwork », *Annual Review of Sociology*, 1981, 7, p. 351-378.
- Michael BURAWOY, « The Extended Case Method », *Sociological Theory*, Mars 1998, 16, 1, p. 4-33.

Avant-propos

Ce recueil de textes a été conçu sous la forme d'un *reader* – le mot n'a guère d'équivalent en français – destiné aux étudiants et aux chercheurs intéressés par la question du travail de terrain en sciences sociales. Son objectif n'est pas tant de fournir un arsenal d'outils et de recettes méthodologiques, applicables sur des terrains d'enquête, que de restituer le panorama de questions historiques et épistémologiques dans lequel ces méthodes ont petit à petit émergé et où elles ont gagné leurs titres de légitimité. Son objectif n'est pas davantage de formuler une thèse sur le travail de terrain. Il est avant tout de donner accès à un ensemble de textes classiques, britanniques et américains, qui sont étudiés dans la plupart des universités anglophones et d'offrir une sorte de *corpus* élémentaire des interrogations sur le *fieldwork*, sur l'observation participante ou sur la description ethnographique. Sans doute, nous avançons des données et des analyses inédites sur des sujets que nous connaissons mieux, et nous prenons la liberté d'insister sur quelques propositions personnelles, en particulier quand nous invitons en postface à une compréhension phénoménologique et pragmatiste du travail de terrain. Mais notre principal but reste de rendre sensibles au lecteur quelques questions récurrentes dans cette littérature et de sélectionner un plus grand nombre encore de repères d'orientation bibliographique, qui lui permettront de poursuivre la recherche par lui-même. Ce type d'entreprise s'est avéré problématique. Nous avons sans cesse lutté contre le risque de mettre en série et en équivalence des pratiques d'une grande diversité, plutôt que d'insister sur le jeu de leurs différences. Nous avons dû nous refréner pour ne pas accorder davantage de place à tel auteur ou à tel courant, et pour présenter aussi impartialement que possible positions, héritages et disputes. Nous avons par ailleurs tenté, dans les présentations à chacune des trois parties, de décrire les contextes de publication des textes choisis, en vue de laisser entrevoir la diversité des espaces de problématique, des champs d'argumentation et des arènes de controverse où ils ont vu le jour.

La première partie introduit ainsi quelques-uns des moments mythiques de l'invention du terrain et les soumet à la critique historique. Elle retrace grâce à James Urry les étapes de la constitution du questionnaire *Notes and Queries*, véritable *vade-mecum* de plusieurs générations d'anthropologues, et y décèle les inflexions dans la façon de concevoir le travail de l'enquêteur et le statut des données. Elle montre, dans le texte fondateur de George W. Stocking, la lente gestation de la posture ethnographique dans l'anthropologie britannique au tournant du siècle, avant la détermination des canons professionnels de l'enquête de terrain par B. Malinowski. La révolution malinowskienne n'apparaît pas *ex nihilo*, mais instaure une série de ruptures dans la continuité de l'héritage de Haddon et Seligman, et surtout de Rivers. Dans le texte suivant, Jennifer Platt remet en cause avec une minutie décapante le mythe de l'observation participante dans la première école de sociologie de Chicago. Elle dévoile les techniques et les sources d'enquête des sociologues au cours des années vingt et trente, et souligne leur dette à l'égard des pratiques de l'étude de cas par les travailleurs sociaux et les philanthropes réformateurs de l'époque. Enfin, John A. Barnes expose les problèmes indissociablement méthodologiques, éthiques et politiques rencontrés par les enquêteurs du Rhodes-Livingstone Institute, parfois identifiés comme l'école d'anthropologie de Manchester, dans le contexte de la Rhodésie coloniale.

La deuxième partie quitte l'horizon de l'histoire pour restituer quelques pièces cruciales du débat autour de la description, de l'interprétation et de la narration en anthropologie. La controverse, qui a pris des tours polémiques, a été rude et à plusieurs temps. Elle s'est concentrée dans les années soixante autour de la question de la rationalité et de la compréhension des sociétés primitives telle que Peter Winch l'avait formulée dans le sillage de Wittgenstein. Elle a rebondi dans les années soixante-dix avec les propositions énoncées par Clifford Geertz, invitant à une conversion de l'anthropologie interprétative à l'herméneutique des textes culturels. Elle a connu un nouvel acmé dans les années quatre-vingt avec le succès de la rhétorique des textes ethnographiques, dont James Clifford a été le plus brillant représentant. L'opposition la plus forte et la plus convaincante est venue du rationalisme critique, sous la plume d'auteurs comme E. Gellner, I. C. Jarvie ou R. Horton. Nous avons ici choisi de traduire un texte de Martyn Hammersley qui synthétise de façon roborative les principaux arguments opposés aux approches interprétatives. Si les idées de dynamique des conjectures et des réfutations, de logique de la situation et de principe de rationalité ne suffisent pas à rendre compte de toutes les opérations accomplies par les enquêteurs sur le terrain, elles posent l'exigence d'une vigilance eu égard à la fiabilité des données et à la validité des hypothèses, que sous-estiment parfois les perspectives « interprétatives ».

La troisième partie, enfin, revient sur la montée en puissance de l'enquête de terrain en sociologie, à l'université de Chicago, dans les années cinquante. Raymond Gold et Howard Becker ont été, sous la tutelle de William Lloyd

Warner et d'Everett Charrington Hughes, deux des artisans de la cristallisation du thème de l'observation participante et de la reconquête d'une légitimité pour le travail de terrain, à l'encontre de l'industrie de la *survey research*. Cette ré-émergence du legs des années vingt au cœur d'une refonte du projet d'enquête empirique s'est, pour le meilleur et pour le pire, inscrite à partir des années soixante sous le signe de la « sociologie qualitative ». Nous avons choisi de documenter trois moments importants de ce bouleversement. Anselm Strauss a, en compagnie de Barney Glaser, élaboré une méthode de codage et de traitement des données qu'il a qualifiée de *grounded theory*. Cette méthode vise à enraciner et à faire émerger les concepts et les propositions théoriques dans les données empiriques. Elle offre la position la plus radicale en matière d'induction. Elle est rapidement devenue un modèle de rigueur pour l'analyse qualitative. Aaron Cicourel, après avoir proposé dans les années soixante une critique qui a fait date dans les techniques quantitatives, a été pendant la décennie suivante à la pointe de l'enquête sociolinguistique. Il a été un pionnier du recours aux hypothèses des sciences cognitives et de l'usage de dispositifs d'enregistrement audio et vidéo. D'une certaine façon, il s'oppose à la thèse inductionniste *stricto sensu* en mettant en évidence les cadres de l'expérience et de la mémoire, les connaissances de sens commun et les schèmes de théorie savante requis pour que l'enquêteur comprenne ce qui se passe sur son site d'enquête. Robert Emerson, l'un des meilleurs connaisseurs de la littérature sur le travail de terrain, a quant à lui rédigé au début des années quatre-vingt un article de synthèse sur différentes méthodes d'observation et de participation en usage en sociologie. Il y insiste sur les types d'interaction entre enquêteur et enquêtés, sur la dimension de l'engagement personnel du chercheur, sur le rapport entre ethnographie et ethnométhodologie, sur le problème de la fiabilité et de la validité et sur les implications éthiques et politiques du travail de terrain. Enfin, nous bouclons l'ensemble par un texte récent, déjà de référence, sur l'étude de cas élargie. Michael Burawoy, qui a fait ses classes dans la Copperbelt en Zambie et dans le Southside de Chicago, y prend des positions originales par rapport à ce qu'il appelle la science positive et la science réflexive. Il tente à la fois de fonder des canons qui se substituent aux impératifs de neutralité et de validité, de reproductibilité et de représentativité, et de réhabiliter une forme d'engagement critique de la part de l'enquêteur.

Au terme de ce périple, le lecteur aura rencontré quelques-unes des questions récurrentes que l'émergence du travail de terrain, redoublée par le développement d'une réflexion méthodologique, historique et épistémologique sur le travail de terrain, a fait surgir. Dans une postface, qui est à lire en résonance avec la série des textes proposés, nous revenons sur une série de questions plus précises concernant les pratiques de l'enquête de terrain et livrons accès à un certain nombre de références dans la bibliographie nord-américaine, britannique et française, auxquelles le lecteur pourra se reporter pour approfondir sa connaissance du sujet.

1.

***Histoires des origines
du travail de terrain***

Présentation

Cette première partie vise à donner quelques repères d'histoire des méthodes qui ont conduit à l'invention du travail de terrain. Le rapport réflexif, d'ordre historique, que nous entretenons aujourd'hui avec le *fieldwork* a sa propre histoire. La question a été posée initialement en anthropologie par Dell Hymes et A. Irving Hallowell, dans un colloque (*History of Anthropology*) sponsorisé par le Social Science Research Council en 1962¹. Le domaine de recherche qui s'est ouvert à ce moment-là rompait avec les catalogues de faits jusque-là publiés par des auteurs comme Haddon ou Penniman². Il a donné lieu dans les années soixante-dix à de nombreuses critiques du lien entre pratique anthropologique et administration coloniale³. Il a rapidement été dominé par l'impressionnante entreprise de George W. Stocking⁴ et a conduit à la découverte du passé de la discipline, aux États-Unis⁵, au Canada⁶ et en Europe⁷. Ce domaine est traversé par des débats sur les manières appropriées de faire de l'histoire, et la controverse entre les perspectives du présentisme et de l'historicisme continue de faire rage⁸. En sociologie, un mouvement similaire a été accompli avec l'histoire des enquêtes sociales (*social surveys*) depuis Mayhew et Le Play. Dans une littérature inégale, l'ouvrage le plus abouti est celui coordonné par Martin Bulmer, qui occupe une place centrale dans l'interrogation historique, méthodologique et éthique sur l'enquête⁹. Dans l'introduction qui suit, avant de présenter les contextes institutionnels et intellectuels des textes de la première partie, nous donnons quelques repères sur la spécificité de l'histoire de l'enquête ethnologique et folkloriste en France – réservant davantage d'éléments d'information sur l'enquête sociologique pour la postface.

FOLKLORISME ET ETHNOLOGIE EN FRANCE

En France, les recherches sur l'histoire de l'enquête restent encore dispersées, bien qu'elles aient connu un formidable élan depuis une vingtaine d'années¹⁰. M. de Certeau, D. Julia et J. Revel ont restitué l'histoire de l'enquête de l'abbé

Grégoire sous la Révolution française, et le passage du « Questionnaire relatif au patois et mœurs de la campagne » au « Rapport sur la nécessité d'anéantir les patois¹¹ ». La première visée politique de l'ethnographie de la France n'était pas tant de conservation que d'acculturation. On dispose de travaux sur les questionnaires de la Société des observateurs de l'homme¹², avec la première définition du projet anthropologique de L.-F. Jauffret et de Gérando, sur les questionnaires de l'Académie celtique fondée en l'an VIII (1807¹³), en parallèle à ceux de la Société des antiquaires de France (1814) – les uns et les autres précédés par les cahiers de la « Description des arts et métiers » et leur traduction dans l'*Encyclopédie* de Diderot et d'Alembert¹⁴. Quelques recherches sont disponibles sur l'histoire des enquêtes sociales¹⁵, en particulier sur les enquêtes administratives commanditées par l'État¹⁶ et sur les enquêtes budgétaires de l'école de Le Play¹⁷. On connaît les premiers moments de l'école d'anthropologie de Paris, fondée en 1875 par P. Broca et A. de Quatrefages. Des enquêtes récentes nous ont donné une image plus précise du développement du musée d'ethnographie du Trocadéro¹⁸, puis du musée de l'Homme¹⁹ et du Musée national des arts et des traditions populaires (MNATP²⁰).

L'une des singularités de l'histoire de l'ethnologie en France est qu'elle a été marquée, au moins jusqu'en 1945, par un chassé-croisé entre anthropologie et folklorisme²¹. Celles-ci se partageaient entre les « communautés paysannes » ou les « classes populaires » des sociétés civilisées et les sociétés primitives. Les recroisements adviennent pourtant assez tôt. Le musée d'ethnographie du Trocadéro comprend dès la fin du XIX^e siècle une salle de France, premier noyau des collections du MNATP, « bric-à-brac poussiéreux où de magnifiques collections s'accumulaient dans des vitrines obscures, espèce d'ossuaire sinistre où la vie si intense de nos provinces s'était lamentablement éteinte²² ». En 1896, la collaboration de Sébillot – du musée d'ethnographie – et de Landrin, de la Société des traditions populaires, donne lieu à des « Instructions sommaires relatives aux collections principales d'objets ethnographiques ». Les rubriques sur les objets et la culture matérielle, sur les croyances, usages et rites, sur les traditions et les littératures orales sont les mêmes pour les études folkloristes ou exotiques. Elles s'alignent sur la présentation des collections : habitation, mobilier et intérieur, dépendances de la maison, agriculture, alimentation, métiers non agricoles, vêtements, vie humaine, jeux, cultes et superstitions. De nombreux autres questionnaires sont publiés au XIX^e siècle : l'« Instruction pour les voyageurs et les employés dans les colonies sur la manière de recueillir, de conserver et d'envoyer les objets d'histoire naturelle » du Muséum d'histoire naturelle, en 1818, s'ouvre en 1860 à une rubrique anthropologique ; l'« Instruction générale adressée aux voyageurs » par la Société ethnologique de Paris en 1839 ; la série éditée par la commission permanente pour les Instructions anthropologiques, fondée en 1871 par la Société d'anthropologie de Paris²³, où l'on retrouve aussi bien des directives pour l'observation craniologique par Broca et Topinart que d'autres, plus ethnographiques, pour le Sénégal, le Pérou, le Mexique ou la Sicile ; les

« Instructions générales » de la Société de géographie en 1875, avec une partie anthropologique de Quatrefages ; ou encore, le « Questionnaire de sociologie et d'ethnographie » de 1880 qui donne lieu à une polémique sur les critères de collecte et de classement des données entre Dally et Letourneau.

Une grande masse de savoirs pratiques d'enquête avait été accumulée dès le début du siècle. P. Sébillot par exemple, fondateur de la *Revue des traditions populaires*, donne des conseils extrêmement judicieux sur le choix des informateurs, les lieux de rencontre (chez soi plutôt qu'à la ferme où ils restent compassés, « en leur offrant du tabac et aussi un peu de boisson »), la durée des questionnaires (guère plus d'une demi-heure à une heure) et les usages du patois (pour comprendre, expliquer et demander), ainsi que les manières d'attirer la confiance (ne pas faire le fier, ne pas jouer le « monsieur », s'amuser du comique grossier et ne pas parler de naïveté ou d'absurdité, commencer soi-même à raconter un conte pour amener les paysans à raconter les leurs²⁴). A. Van Gennep, à cheval entre folklore et ethnologie²⁵, élabore une pensée originale sur l'ethnographie qui saisit le présent en recourant à une « méthode d'observation directe et stratigraphique », par immersion dans la vie quotidienne des autochtones, une « méthode des séquences » qui interdit de découper à l'avance des observations et impose de suivre les articulations d'une vue panoramique, une « méthode du fait naissant », qui porte son attention sur l'émergence d'innovations dans une culture, une sorte d'« ethnographie expérimentale » du métier à tisser, par exemple²⁶. Van Gennep, dont on a retenu la notion de « zones folkloriques », se montre très sensible à la dimension pragmatique des contextes de collecte de données. Toute enquête ethnographique doit veiller à « la place qu'occupe cette série de phénomènes dans l'activité humaine locale, c'est-à-dire en déterminer la fonction sociale dans les conditions de temps et de lieux donnés, son action sur d'autres éléments sociaux, l'action que ceux-ci exercent sur elle en retour ». Quant à l'ethnographe lui-même, il doit quitter les rayons des bibliothèques, « pénétrer au fond des mentalités [...] modifier ses propres manières d'agir, de penser, de sentir [...] ne point redouter d'avoir à mettre la main à la pâte pour apprendre à tourner un pot, à faire marcher un métier, à aider aux préparatifs d'une cérémonie²⁷ ». Si l'on verse du côté de l'ethnographie coloniale, E. Sibeud montre les méandres de son progrès avant-guerre parmi les africanistes, les débats dans les sociétés savantes ou dans les colonnes des revues comme la *Revue d'ethnographie* (1882-89), *L'Anthropologie* ou la *Revue des études ethnographiques et ethnologiques* (1908-10), les rapports complexes entre expérience coloniale et enquête de terrain, et les déplacements mouvants des définitions de l'ethnographie, de l'ethnologie et de l'anthropologie²⁸.

D'une certaine façon, ce ne sont pas seulement les méthodes des folkloristes et des ethnologues qui se croisent, mais aussi leurs objets. Les passerelles existent entre différentes disciplines. Lafitau avait mis en regard les mœurs des Barbares européens et des Sauvages américains, celles des Thraces et des Scythes, et celles des Iroquois et des Hurons. La méthode comparative est appliquée aux

langues et aux mythes indo-européens tout au long du XIX^e siècle et permet d'établir la carte de leurs variantes. *Le Rameau d'or* de Frazer accumule pêle-mêle des séries de données sur les rites et les sacrifices agraires des Anciens et des Modernes : les Grecs aident à comprendre les Kabyles, et réciproquement. Les outils des hommes du néolithique dans le Périgord s'éclairent à l'épreuve de l'enquête sur les peuples vivant à l'âge de pierre au fin fond du *bush* australien. Le « préhistorique » et le « primitif » côtoient d'un côté l'« antique », de l'autre le « populaire ». La « brousse » et les « champs²⁹ » : une alliance semble passée jusqu'à la Seconde Guerre mondiale entre les enquêteurs sur la « culture matérielle et intellectuelle » dans « les classes populaires des pays civilisés » et ceux qui opèrent chez les « peuples primitifs ignorant la tradition écrite³⁰ ». Les uns et les autres ont affaire à des « croyances collectives sans doctrines, [des] pratiques collectives sans théorie ». Certains cherchent à identifier les traits de la « mentalité archaïque » et de la « civilisation traditionnelle », immuable et intangible, en péril sous les coups du progrès de la modernisation, chez les Dogons comme chez les Bourguignons ; d'autres sont conscients que les faits de folklore se distinguent par « un mélange de répétition et d'innovation » et que leurs formes et leurs fonctions connaissent une évolution³¹, même si la chose paraît plus facilement acceptable en métropole que dans les colonies... Reste que les objets et les méthodes du folklorisme et de l'ethnologie ne cessent de se côtoyer, comme en témoigne la *Revue d'ethnographie et des traditions populaires* de la Société française d'ethnographie, où l'on retrouve aussi bien des articles d'orientalistes, d'africanistes et d'américanistes que des articles sur la Grèce ancienne et sur les campagnes françaises.

La Société du folklore français, fondée en 1928 avec Sir James Frazer, est ainsi aisément élargie en une Société du folklore français et du folklore colonial en 1929, sous l'égide de A. Varagnac, A. Van Gennep, M. Mauss, L. Lévy-Bruhl, P. Rivet et E. Nourry (dit P. Saintyves). Sa fusion avec la Société française d'ethnographie en 1932 donne le jour à la *Revue du folklore français et du folklore colonial*. R. Maunier, qui la préside et qui prend la direction de la *Revue française d'ethnographie et des traditions populaires* à la suite de Maurice Delafosse³², enquête par exemple dans les années vingt en Kabylie – dans une région qui est à la fois département français et contrée exotique – sur la construction de la maison, sur l'organisation de la famille et sur le folklore juridique. Il recueille des données sur les échanges rituels de dons et sur le droit familial, possessif, contractuel et punitif, en mettant au point un questionnaire sur les pratiques juridiques qu'il diffuse parmi les instituteurs³³. A. Van Gennep s'inscrit lui aussi dans ce cadre, menant de front son terrain sur la Savoie et le Dauphiné, et présentant de façon systématique une somme de faits sociaux et symboliques dans son *Manuel*³⁴, inachevé. Le folklore est, selon lui, « l'ethnographie des populations rurales de l'Europe³⁵ ». Et là aussi, les deux derniers tomes sont consacrés à l'explicitation des méthodes utilisées, essentiellement des enquêtes par questionnaire et des analyses bibliographiques. Mais ces deux auteurs restent

remarquables. Nombre de questionnaires diffusés par les folkloristes, rassemblés autour de la revue *Traditions populaires*, apparaissent peu réfléchis, l'existence de problématisation cédant au fantasme d'exhaustivité, et la qualité variable des informations des correspondants, des érudits et des collectionneurs locaux n'étant pas nécessairement mise en question.

Une autre combinaison a son importance : celle des amateurs d'art et celle des apprentis ethnologues. 1925 : la « Revue nègre » bat son plein. Les Parisiens découvrent l'art africain et s'engouent pour le jazz. La curiosité ethnologique, excitée par l'expérience surréaliste³⁶, donne lieu à l'expérience du *Minotaure* d'abord, puis trouvera à la fin des années trente de nouveaux développements dans le Collège de sociologie³⁷. Une forme d'alliance durable se met en place entre préoccupation pour l'art, au fondement de la collecte muséologique, et préoccupation pour la science. 1925 : l'Institut d'ethnologie de l'université de Paris est fondé par P. Rivet du Muséum, M. Mauss de l'EPHE et Lucien Lévy-Bruhl de la Sorbonne. C'est un moment clef dans l'institutionnalisation de l'ethnologie, que l'on peut lire comme un processus de conversion et d'officialisation universitaire des expériences de l'Institut ethnographique international de Paris (1910-14) et de la Société française d'ethnographie (1920-29). L'Institut propose un programme de cours bien intégré. En 1931, outre les Instructions d'ethnographie descriptive (M. Mauss) et d'anthropologie (P. Rivet), on y compte des cours en linguistique descriptive (M. Cohen), en préhistoire (H. Breuil) et en paléontologie (L. Joleaud), en psycho-physiologie de l'homme et des anthropoïdes (P. Guillaume), en anthropologie zoologique et biologique (E. Rabaud) et en géographie (H. Labouret). L'Institut d'ethnologie publie des travaux et mémoires qui rassemblent les monographies de terrains et d'objets de ses membres et qui donnent à l'ethnologie un tour empirique qui lui manquait parfois auparavant.

La mission Dakar-Djibouti incarne parfaitement cette curiosité à double face pour l'art et pour la science des primitifs. Lancée de mai 1931 à février 1933³⁸, elle est financée par le vote d'une loi au Parlement et par un gala de boxe au cirque d'Hiver. Elle est préparée par la diffusion des *Instructions sommaires pour les collecteurs d'objets ethnographiques*, rédigée en 1931 par M. Leiris d'après les cours de M. Griaule, qui propose un système de description, de classement et d'inventaire des objets ethnologiques. L'idée est conforme à celle de l'enseignement de l'Institut d'ethnologie : ne plus séparer anthropologie de cabinet et travail de terrain, mais coupler les deux, à la façon de M. Granet en Chine, de M. Leenhardt en Océanie, d'A. Métraux en Amérique du Sud ou de M. Delafosse en Afrique ; mieux connaître les sociétés indigènes pour mieux les gouverner ; initier le public de métropole aux « choses coloniales » ; sauvegarder les pièces d'un patrimoine culturel menacé de disparition. L'investigation chez les Dogons au Mali et les Abyssins en Éthiopie doit se faire sur le mode de l'« observation plurielle³⁹ », qui combine les différentes opérations d'investigation distribuées entre les membres de l'équipe ethnographique. Ces expéditions représentent un gain de temps, donnent la possibilité de couvrir l'ensemble d'un territoire,

d'un groupe ou d'une cérémonie, et de recouper, de vérifier et d'affiner les diverses informations. L'observation plurielle doit idéalement se redoubler d'une « observation longitudinale » qui permette, par le retour sur le même terrain et par la répétition des mêmes opérations d'enquête, de réduire le risque « subjectif » propre à l'interprétation. Mais les difficultés ne sont pas les mêmes dans un pays dogon pacifié et sous contrôle de l'administration française, et dans une Éthiopie indépendante où le contact de Griaule, le *ras* Haylou de Godjam, avait été arrêté en 1932 sur ordre de l'empereur Hailé Sélassié pour trahison, et où la mission était suspectée par les douanes et la police de transporter des armes pour les rebelles. Les comptes rendus en sont aussi très différents, selon que l'on s'intéresse aux mises en scène esthétisantes du musée et aux montages politiques de l'exposition au service des colonies, ou que l'on s'imprègne du « journal intime » que nous a légué M. Leiris où, dit-il, « je voulais voir ce que cela allait donner de m'astreindre à consigner à peu près tout ce qui se passait dans ma tête⁴⁰ ». Le discours de Leiris, qui s'immerge dans le monde éthiopien, est autrement nuancé qu'une enquête qui aurait été menée selon les métaphores de l'aveu et de la confession de Griaule. Ce dernier se présente comme un « juge d'instruction » qui doit « confondre » ses informateurs en confrontant leurs « dépositions » et leur extorquer « le ban et l'arrière-ban de [leurs] connaissances ». « Le crime est le fait, le coupable est l'interlocuteur, les complices sont tous les hommes de la société [...]. La table de travail devient le théâtre de scènes vivantes. Le chercheur, tour à tour camarade affable pour le personnage mis sur la sellette, ami distant, étranger sévère, père compatissant, mécène intéressé, auditeur apparemment distrait devant les portes ouvertes sur les mystères les plus dangereux, ami complaisant vivement attiré par le récit des ennuis familiaux les plus insipides, doit mener sans répit une lutte patiente, obstinée, pleine de souplesse et de passion maîtrisée. Le prix est fait de documents humains⁴¹. » Griaule est toujours en quête de zones secrètes et interdites, de savoirs cachés ou ésotériques. L'« attaque », « frontale » ou « en ordre dispersé », permet de forcer les résistances. Le « butin » des objets doit être dérobé si nécessaire, comme le vol du Kono ou l'enlèvement des peintures de l'église d'Antonios révélés par Leiris en témoignent⁴². Cette suspicion généralisée conduit du reste Griaule à interroger et ré-interroger les indigènes sur le nom et le sens des objets qu'il collecte, « pièces à conviction » ou « témoins de civilisation⁴³ ».

Cette forme de combat contre la mauvaise volonté des indigènes n'est pas nouvelle. On la retrouve parmi les pionniers de la Société des américanistes⁴⁴. Les travaux de P. Rivet en Équateur entre 1901 et 1906, d'A. Métraux chez les Chipayas sur le haut-plateau bolivien, de C. Lévi-Strauss chez les Bororos et les Nambikwara en Amazonie brésilienne, et de J. Soustelle chez les Lacandons du Mexique nous sont désormais connus. Dans un texte de jeunesse remarquable, tiré d'un mémoire sur les Indiens du Chaco en Argentine, A. Métraux anticipe quelques questions de méthode que se pose aujourd'hui tout enquêteur de terrain⁴⁵. Toute enquête requiert « tact » et « prudence ». Elle doit être informée par

une solide documentation historique, notamment des « rapports établis sur l'ordre des autorités civiles et religieuses », par des « missionnaires et des inquisiteurs espagnols ». Le schème de la mise à nu de la « mentalité indigène », ingénieuse dans l'art de dissimuler, est comparable à celui de Griaule. Les Indiens font montre d'une « réserve extrême » et d'un « calme imperturbable ». Ils répondent aux sollicitations de l'ethnologue par une « affection d'ignorance » ou un « aveu d'incompétence », quand ce n'est pas de l'hostilité ou de la malveillance. L'ethnologue doit surmonter cette « résistance passive » pour sonder « l'âme primitive » dans les « sociétés inférieures ». Pour P. Rivet, le tableau est encore plus noir. Le mensonge, la servilité et l'indolence des indigènes sont tout ce que la civilisation a pu engendrer, alors que les Indiens non acculturés sont purs, fiers et libres. Leur religion populaire, aussi exubérante qu'ignorante de la doctrine chrétienne, offre le « curieux spectacle » d'une « illusion archaïque », une « survivance d'un passé oublié⁴⁶ ». Dans les deux cas, une représentation de l'authenticité et de la déchéance commande la vision des anthropologues, et leur rend invisibles les processus de « bricolage » à l'aide desquels la domination coloniale est aménagée, contournée et appropriée par les Indiens. On mesure la distance de cette science coloniale aux travaux plus récents sur l'enquête.

Une rupture importante dans l'histoire du rapport entre « folklorisme » et « ethnologie » est celle de l'Exposition universelle de 1937⁴⁷. Le musée d'ethnographie est scindé en deux. L'existence de l'ethnologie de la France métropolitaine⁴⁸ ou du « domaine français » est alors sanctionnée par la création à Paris du Musée national des arts et traditions populaires dans le cadre des musées nationaux, autour duquel gravitent les musées de plein air dispersés sur le territoire national – ancêtres des parcs et des écomusées⁴⁹. G. H. Rivière en est le conservateur⁵⁰, assisté par A. Varagnac. La fondation du musée de l'Homme est la suite logique du rattachement du musée d'ethnographie au Muséum d'histoire naturelle en 1928 et de sa réorganisation sous la direction de P. Rivet. Il est destiné à être le fer de lance d'une science de l'homme unifiée⁵¹, sous la tutelle d'une discipline, l'ethnologie. P. Rivet assigne en effet au mot « ethnologie » la tâche de relancer le projet de Quatrefages et Broca, et le substitue à celui d'« anthropologie », qui ne désigne plus que l'anthropologie physique⁵². Il rebaptise la chaire d'anthropologie du Muséum d'histoire naturelle « ethnologie des hommes actuels et des hommes fossiles⁵³ ». Le musée de l'Homme abrite l'Institut d'ethnologie et diverses sociétés savantes. L'un et l'autre sont des produits de la politique culturelle du Front populaire⁵⁴. Ils témoignent, une fois encore, de la proximité entre les thématiques du populaire et du primitif. Ces institutions ont une double vocation de recherche et de conservation. *Conservation* : le MNATP, en impulsant l'action des musées régionaux, en classant des monuments *in situ*, en recueillant toutes sortes d'objets traditionnels, en archivant des documents photographiques et sonores, a contribué à l'établissement d'un « patrimoine national », ethnographique et historique. De même, la vocation du musée de l'Homme est muséographique : il propose au public des traditions et des coutumes matérialisées dans

des objets, exhibant ses galeries à des fins d'éducation populaire, d'inspiration artistique et de propagande coloniale⁵⁵. *Recherche* : à travers des « chantiers intellectuels et artistiques », le MNATP a dirigé de vastes enquêtes nationales à partir de questionnaires standardisés sur l'artisanat, l'architecture, l'alimentation, le mobilier, le calendrier, le droit coutumier ou les métiers traditionnels – sans engager cependant d'études de communautés villageoises ou professionnelles, en se cantonnant à des opérations de catalogage descriptif⁵⁶. Le musée de l'Homme a de son côté contribué à l'organisation, au financement et à la promotion d'expéditions, inaugurant sa nouvelle existence en janvier 1937 avec une exposition des résultats de la mission de Claude et Dina Lévi-Strauss parmi les Indiens du Mato Grosso brésilien.

L'équipe du MNATP déborde d'énergie, passant de l'étreinte de sa nouvelle reconnaissance en 1937 à son implication dans le Congrès international de folklore à Paris, en 1937, à une série d'enquêtes collectives en Sologne en 1938, à l'ouverture de nombreux musées en province, dont celui de Barbentane en Provence, l'une des vedettes de l'Exposition internationale de New York en 1939. Mais cette histoire tourne mal. La politique de recherche du Front populaire est reprise et transformée par le régime de Vichy. Les projets de coopération entre folkloristes, historiens, géographes, juristes, ethnologues et sociologues avaient jusque-là tenu, par-delà les tensions entre centralisme étatique et jacobin, et mouvements d'identité régionaliste, entre esprit laïque et républicain, et traditionalisme catholique et monarchiste. Mais sous le régime de Pétain, le folklorisme devient un axe de la propagande pour la révolution nationale. De gros financements sont dégagés pour des enquêtes collectives sur l'habitat rural, l'architecture et le mobilier, et les métiers traditionnels. Le MNATP est alors une pièce du dispositif du Service du folklore paysan, créé en octobre 1941 par la Corporation nationale paysanne, et placé sous la direction de M. Maget. Le MNATP est mis au service de la glorification des « vertus rurales » et des « traditions ancestrales », transformant l'amour des terroirs en outil de célébration de la patrie pétainiste. Cet usage nationaliste des savoirs paysans et artisans, des fêtes agrestes et des langues dialectales, est relayé par les commissions de propagande régionaliste et donne lieu à des programmes pédagogiques et médiatiques. Tout cela conduira au discrédit du folklorisme après la Libération et à son inexorable déclin. G. H. Rivière, P. L. Duchartre, A. Varagnac, J. Charles-Brun deviennent conseillers scientifiques du Comité national du folklore. La controverse reste ouverte sur leur degré d'implication auprès de l'État français et d'adhésion au discours de la tradition nationale, de l'ordre et du progrès⁵⁷. A. Varagnac semble collaborer, en bon maréchaliste, et se faire un propagateur actif de l'idéologie pétainiste au Bureau du régionalisme de Toulouse. Il défend la thèse des poches de « survivance », à l'encontre de Van Gennep, qui s'est frotté à l'enseignement de Mauss et qui rejette les raccourcis historiques sur la France éternelle⁵⁸. Il sera nommé en 1946 au musée des Antiquités nationales de Saint-Germain-en-Laye et tentera en vain de refonder une Société française de folklore. G. H. Rivière semble

tirer parti de la situation, tant pour sa carrière que pour la discipline⁵⁹, tout en embauchant certains chercheurs sur les chantiers intellectuels pour leur éviter le STO et en défendant jusqu'au bout les membres du réseau de résistance du musée de l'Homme⁶⁰. Passé devant la Commission d'épuration, il est disculpé en avril 1945. Le projet d'une ethnologie appliquée, conformément au mot d'ordre de l'époque, se retrouve également dans la recherche exotique, où l'ethnologie se met explicitement au service de l'empire colonial – mais la chose est loin d'être nouvelle, tant le nationalisme avait depuis longtemps déjà usé de l'imagerie colonialiste à des fins politiques⁶¹.

La discrimination raciale est, avec le retour à la terre, l'une des idées forces du régime de Vichy. Le clivage est fort entre les héritiers de l'anthropologie physique et l'Institut d'ethnologie ou le musée de l'Homme. L'« ethno-racisme appliqué » de Georges Montandon, qui sévira au Commissariat à la question juive, et l'antisémitisme de René Martial ne sont pas isolés à l'époque. La revue *Races et racisme*, publiée entre 1937 et 1939, est tout entière consacrée à des problèmes raciologiques⁶². On y trouve des articles de critique du racisme en Allemagne et un rejet des conceptions de la « race aryenne » et de la « race juive », et pourtant, en sous-main, une accréditation d'une notion vague de « race » – clairement remise en cause par le seul Henri Neuville, qui en perdra son poste au Muséum. Le Congrès international de la population montrera une alliance des eugénistes latins contre les racistes germaniques... Dans cet océan d'ambiguïtés, dont les clivages ne sont plus immédiatement compréhensibles avec nos propres repères, l'école d'anthropologie (Montandon, Briand ou Thooris) apparaît au contraire clairement gagnée aux thèses racistes et au régime de Vichy. La trajectoire de Louis Marin, défenseur d'une France rurale et catholique, traditionaliste et nationaliste, ministre de droite, leader de la Fédération républicaine qui soutient l'Action française, fondateur du Musée lorrain de Nancy, directeur de l'école d'anthropologie de Paris, mais aussi président des Sociétés d'ethnographie, de géographie et de statistique, en est un bon exemple⁶³. La « biologie des populations », pratiquée par la Fondation française pour l'étude des problèmes humains du D^r Alexis Carrel, défendra des propositions « biocratiques » et « biotypologistes », « eugénistes » et « euthanasistes », qui ne sont pas sans faire écho à ce lignage. Le D^r Robert Gessain en sera, d'une certaine façon, l'héritier, quand il lancera l'enquête pluridisciplinaire de Plozévet en 1960⁶⁴, qui produira des résultats anthropologiques et historiques sans commune mesure avec ce coup d'envoi.

Cette période sombre de la fin des années trente et de la Seconde Guerre mondiale ne doit pas faire perdre de vue les progrès de l'enquête entre-deux-guerres. Quelles sont alors les consignes méthodologiques sur lesquelles s'alignent les chercheurs ? Laissons de côté l'anthropologie physique qui ne nous intéresse pas directement, avec ses batteries de tests psychophysiologiques et de mesures anthropométriques – celles que Jean Rouch traitera avec ironie au début des années soixante en filmant des Africains pratiquant la crâniométrie sur les passants

du parvis du palais du Trocadéro. Ces directives sont éparées. On en trouve dans *L'Année sociologique*⁶⁵. Elles ont été prodiguées dans les « Instructions d'ethnographie descriptive à l'usage des voyageurs, administrateurs et missionnaires », dans l'enseignement de Mauss à l'Institut d'ethnologie⁶⁶. Suivons les transformations de l'enquête folkloriste à partir de cette époque.

Mauss est l'un des premiers à plaider pour l'étude de cas, qui ouvre à la formulation d'hypothèses générales : « L'analyse d'un cas défini peut, mieux que des observations accumulées ou des déductions sans fin, suffire à prouver une loi d'une extrême généralité. » La méthode avait déjà été mise en œuvre par R. Hertz, proche de Mauss, qui en contrepoint de ses études sur la « représentation collective de la mort » (1907) et sur la « prééminence de la main droite » (1909), s'engage à partir de 1912 dans son enquête sur le culte populaire de saint Besse, dans ce qu'il qualifie de « réserve » protégée des Alpes Grées, près du Val d'Aoste. « Une partie des fidèles de saint Besse a conservé à l'état pur la tradition originale sur laquelle s'est exercé le travail des lettrés » : il est donc possible de comparer la « légende populaire », encore pratiquée autour de la chapelle du mont Fautenio, distincte de la « survivance » de « superstitions grossières », et sa transcription dans la religion officielle de l'Église catholique⁶⁷. « L'hagiographe, toutes les fois que les circonstances s'y prêteront, fera bien de ne pas négliger ces instruments de recherche que sont une paire de bons souliers et un bâton ferré... » Les conversations joyeuses autour des rôtissoires en plein vent, une fois passé le moment solennel de la cérémonie, en apprennent plus long que les archives de l'archevêché. Cette démarche de naturaliste, repérant les « rocs plus anciens » sous les stratifications plus récentes de culture, sera maintenue jusqu'aux tranchées d'Herméville, où Hertz recueille en 1915, auprès de ses compagnons poilus de Mayenne et d'ailleurs, des paroles et des gestes d'oiseaux, genre aujourd'hui disparu, des contes et des dictons.

L'étude de cas n'a de sens qu'à être un moment d'une cartographie systématique des variations sociales et culturelles, qui rende possible une analyse morphologique et comparée, fondée aussi bien sur la statistique que sur l'observation, et qui rompe avec le glanage de faits curieux ou insolites. D'une certaine façon, cette méthode est à mettre en parallèle avec celle que Van Gennep avait mise au point dans sa recherche sur les rites de passage⁶⁸. L'horizon est celui de la fondation d'une science sociologique qui systématise des tableaux de relations entre les faits, qui découvre des schémas rituels et des « séquences cérémonielles » et qui, à terme, combine la composition des « cartes folkloriques » avec l'étude de cas approfondis⁶⁹. Ce modèle de cartographie emprunte largement à la géographie humaine, héritière de la recherche à ciel ouvert de Vidal de la Blache⁷⁰, reprise par Albert Demangeon qui travaille à la lisière du folklorisme et de la géographie humaine⁷¹. Il élabore des questionnaires sur l'habitat rural, la structure agraire et les étrangers en France⁷². Cette perspective se distingue de celle de Jean Brunhes, un autre pionnier de la géographie humaine, concurrent de Vidal et des durkheimiens⁷³, qui dirige les *Archives de la planète*, financées par le

mécénat du banquier Albert Kahn depuis 1912. Il participe ainsi à la constitution de l'une des premières banques de données photographiques et cinématographiques, conçue comme un catalogue d'échantillons de culture. La méthode cartographique est très clairement désignée comme un outil capital de la recherche folklorique. A. Varagnac la défend en 1932⁷⁴, P. Saintyves comptait commencer par ce point le deuxième tome de son *Manuel de folklore*, G. Le Bras esquisse sa première carte des pratiques religieuses en 1936⁷⁵. Plusieurs de ces cartes ont acquis une forme de célébrité et sont restées dans les mémoires : celle de la répartition des fonds de cuisine à l'huile d'olive, au beurre ou au saindoux (établie par Maget pour Febvre⁷⁶), celle des procédés de battage et de dépiquage (Parain), celle des mariages et des noces dans la Loire (Fortier-Beaulieu) ou celle de la régression des feux de brandons et des feux de la Saint-Jean (procédés de Fortier-Beaulieu pour Varagnac).

Un autre recroisement s'opère avec l'histoire. Sur la culture technique par exemple, les réflexions de L. Febvre ou de M. Bloch⁷⁷ voisinent avec les recherches de Lefebvre de Noëttes sur le cheval de selle, le gouvernail et l'attelage, avec celles de A.-G. Haudricourt sur la charrue et de C. Parain sur les plantes cultivées. L. Febvre présente les termes d'une enquête sur la forge du village et sur le métier de forgeron depuis le début du siècle dans les *Annales*⁷⁸. Dans sa thèse complémentaire consacrée au problème des méthodes par exemple⁷⁹, Varagnac insistera sur la formation de l'enquêteur professionnel, qui doit empiéter sur d'autres disciplines. « Rien de plus regrettable, en notre domaine, que le strict compartimentage par spécialités⁸⁰. » Pour comprendre le modelage du paysage solonot par un certain régime de propriété, l'histoire du contrat de locature sous l'Ancien Régime, accessible dans les chartriers des châtelains du cru, est utile, comme le mémoire que Lavoisier, fermier général de la région, consacre à ses difficultés agronomiques est à mettre en relation avec la charrue « tête-de-vache » que l'on y observe. L'enquête doit être culturelle, étymologique, technique, économique, géographique, historique. Le modèle des *Annales*, créées en 1929, s'impose en pratique avec la création en 1934, sous le patronage de Febvre⁸¹, de la commission des Recherches collectives de l'*Encyclopédie française*, hébergée par le Centre international de synthèse. À lire Varagnac, il semble que la formule n'ait pas convaincu tout le monde : Edmont avait été le seul enquêteur de Gilliéron dans la préparation de son *Atlas linguistique*, et la vieille garde semblait penser que c'était là bien suffisant⁸². La CRC donne lieu au lancement de grandes enquêtes collectives qui portent sur « la communauté villageoise et sa structure sociale traditionnelle », sur « les aménagements des terrains au XIX^e siècle et l'alimentation populaire » et sur « la technique rurale antérieure à la fabrication des outillages en série ». Elle recueille de 1934 à 1936 plus de 1 200 « monographies » folkloriques et établit un véritable esprit de « coopérative de travail scientifique⁸³ ».

Ce modèle d'enquête collective cohabite alors avec les comités régionaux de folklore – de Champagne, du Mâconnais, de l'Artois et de l'Aude⁸⁴. Mais il

vivifie singulièrement la discipline, projetée d'un coup à la pointe de la recherche, grâce aux hybridations avec l'histoire et la géographie du monde rural. Les enquêtes par questionnaire permettent de couvrir de « grandes étendues » en simultanéité et de quadriller des « nations entières ». Les « correspondants » doivent si possible être des « amateurs dirigés ». Des « enfants du pays⁸⁵ » peuvent être regroupés en « associations spécialisées », si possible autour de revues folkloriques, comme dans la Société des traditions populaires de Sébillot. Ils peuvent être en constant contact épistolaire avec un chercheur qui recueille leurs données, les interroge et les oriente, comme le faisait Saintyves. Ils peuvent être aussi des agents rémunérés par une institution centrale ou des fonctionnaires à qui cette tâche supplémentaire est assignée. Dans tous les cas, leurs « négligences » et leurs « fantaisies » doivent être dépistées, et tout fait de folklore unique, que sa transcription cartographique fait apparaître isolé, doit être rapidement soumis à vérification par un autre correspondant. La CRC se donne ainsi un maillage de correspondants, reconnus et récompensés, diplômés et primés, eux-mêmes en contact avec des informateurs locaux. L'état-major qui la coordonne depuis le Centre international de synthèse se compose d'A. Varagnac (ancien élève de Mauss et de Hubert) et du jeune M. Maget (élève de Mauss et de Bouglé), en coopération avec L. Febvre, A. Demangeon, R. Maunier et P. Rivet. L'entreprise est fondue en 1937 dans le MNATP.

L'enquête par questionnaire n'est cependant plus la seule. B. Muller et F. Weber explicitent les nuances sémantiques du mot « enquête ». Ils montrent à propos de l'enquête de 1938 en Sologne, en vue de la création du musée de Romorantin, la combinaison qui se met en place entre la « méthode d'enquête collective » et la « méthode d'observation directe ». Une cohorte de jeunes enquêteurs débarque en train et s'égaille dans la campagne pour faire des « monographies » – faire des fiches descriptives détaillées – sur la culture matérielle, l'architecture ou la technologie, et repérer dans une perspective muséographique quels objets mériteraient d'être achetés ou quels bâtiments sauvegardés. Rivière est le patron, qui négocie l'achat des objets et gère les relations avec les grands notables. La consécration du travail de l'équipe est sanctionnée par la venue de Malinowski sur le terrain pendant vingt-quatre heures, le 10 avril 1938. Mais les directives d'observation et de description de Malinowski devaient singulièrement trancher avec la pratique ordinaire des enquêteurs de la CRC. D'après les carnets de campagne de cette expédition, cette rencontre aurait été un choc pour Dumont et Maget et aiderait à comprendre leur conversion après-guerre aux méthodes ethnographiques, au sens strict du terme. Il devient petit à petit commun de penser qu'il est bon qu'un enquêteur cumule connaissance indigène du milieu et du patois, et connaissance technique de la discipline. Les contacts à distance avec les érudits locaux des sociétés savantes ne suffisent plus : un engagement à la première personne, attentif aux milieux et aux pratiques autant qu'à la culture matérielle, apparaît de plus en plus souhaitable.

Le modèle dominant jusqu'aux années cinquante reste malgré tout celui des grandes enquêtes⁸⁶. Elles sont centrées sur le recensement aussi exhaustif que possible des données fournies par des « témoins », sur leur inscription sur tel ou tel territoire et sur la description de leurs variations spatio-temporelles. Elles se fondent sur des enquêtes indirectes (auprès des notables comme le maire, son secrétaire ou ses adjoints, le facteur, le garde champêtre, le curé, le notaire, l'instituteur, le médecin, mais aussi auprès des représentants des organismes professionnels, auprès des cabaretiers, des artisans et des paysans ; ou encore auprès de l'inspecteur d'académie, des directions départementales des services agricoles, des ingénieurs du Génie rural, des architectes et des archivistes, des directeurs d'école normale⁸⁷...). Elles suivent la hiérarchie des circonscriptions administratives (communes, départements) tout en se référant encore à l'« unité psychologique et sociale de base » du pays (*pagus*) et à la démarcation entre « aires culturelles » ou « zones folkloriques » (découpées par F. Krüger ou A. Van Gennep⁸⁸). Ces méthodes d'enquête ne sont guère attentives à l'inscription contextuelle des objets, des contes, des rites, des croyances et coutumes qu'elles recueillent et enregistrent ; elles sont souvent insensibles aux relations structurales entre les faits décrits, aux différences de classe qui marquent le « du point de vue de l'indigène » et à l'historicité des pratiques qui sont encore qualifiées de « survivances archaïques ». Varagnac s'enferme après-guerre dans un projet de « paléo-sociologie » et promeut la notion d'« archéo-civilisation », terriblement régressive par rapport à ses velléités d'étudier par exemple, le « folklore des grèves » avant-guerre⁸⁹. Les enquêtes folkloristes ont malgré tout rassemblé des masses considérables d'informations, souvent homogènes et comparables, repéré des clivages entre régions et fourni des données précieuses, plus tard reprises par les analyses de E. Leroy-Ladurie (structures familiales, pratiques d'héritage), de H. Mendras (formes d'autorité, de filiation et de succession) ou de F.-A. Isambert et de J.-P. Terrenoire (pratiques religieuses). Ce point, important, vaut aussi pour les enquêtes exotiques. Leur stigmatisation comme ethnographies colonialistes ne les invalide pas. Elles fournissent des réserves de données que continuent d'exploiter les chercheurs contemporains⁹⁰. Pour la Kabylie par exemple, on pourrait mentionner dans une littérature immense les rapports du militaire Carrette en 1841, les recueils de *qanuns* de Hanoteau et Letourneux, les descriptions de l'organisation de la cité par E. Masqueray, les rapports de l'administration disponibles au Service historique des armées, les publications des Pères blancs ou les monographies de R. Maunier⁹¹. Tous ces travaux conservent leur validité, pour peu qu'on réfléchisse sur les enjeux de leur production et sur les aléas de leur réception.

Le tournant d'après-guerre peut être pensé, selon C. Bromberger, comme celui du passage d'une ethnologie macroscopique à une ethnologie microscopique, allant de pair avec un bouleversement des méthodes, le délaissement des travaux folkloristes pour le séjour prolongé sur le terrain et la synthèse opérée par l'enquêteur à la première personne⁹². M. Maget est le principal initiateur de

cette nouvelle démarche. Il prône une recherche qui combine ethnographie (description de l'hétérogénéité des traits culturels), ethnologie (analyse qui regroupe les apports de plusieurs disciplines) et anthropologie (qui tire des lois générales du rapprochement des phénomènes matériels, sociaux et symboliques⁹³). Son guide d'enquête⁹⁴ reste aujourd'hui encore tout à fait remarquable. Il fait la part belle à l'inventaire des artefacts et des pratiques de culture matérielle. Mais il développe, sous couvert de « donner des recettes de travail » qui doivent beaucoup « au contact des praticiens », une anthropologie culturelle et une méthodologie d'enquête. La prédominance des « sollicitations affectives » nuit à l'établissement d'un « programme d'action cohérente » et « fausse l'observation par l'emploi de critères mal définis ». Parmi elles, « le besoin d'évasion », « l'attrait esthétique pour l'exotique ou le rustique, les intentions éthiques ou politiques de divers traditionismes et régionalismes », « la hantise de retrouver ou de découvrir l'humanité réelle dans son essence, l'attachement filial à la mémoire des ancêtres », « les formes variées de snobisme à l'égard du curieux, du rare⁹⁵ ». Les consignes d'enquête permettent de remettre à leur juste place l'intuition et l'introspection, d'éviter les « erreurs anthropomorphiques, ethnocentriques, ou plus simplement égocentriques dans l'euphorie des communions apparentes » et de « réduire l'«équation personnelle» » du chercheur. Elles mettent en œuvre un décloisonnement entre disciplines qui prévient les méfaits de la spécialisation à outrance et de l'hégémonie des « déterminismes exclusifs » (en -isme), y compris « l'ethnographisme⁹⁶ » ; elles prémunissent contre les « spécialisations aveugles » et les « généralisations hâtives », l'hypostase des concepts et le schématisme des explications, en conjuguant « induction et déduction, analyse et synthèse ».

Suivent alors les deux grandes parties de l'ouvrage. La première partie, sous le titre de « Méthodes de recherche », propose de délimiter le champ d'investigation, d'user d'observation directe ou expérimentale, de recueillir l'information disponible sur les symbolisations, de repérer les sources documentaires d'une « typologie génétique », de mener une étude morphologique et fonctionnelle de la totalité des éléments et des relations constitutives de l'objet, afin que leur soit attribuée une signification dans le monde⁹⁷. M. Maget est sur ce point fidèle à l'héritage durkheimien et maussien, en ce que l'explication d'un objet matériel ne se limite pas à la description de sa forme interne, mais intègre la saisie d'un ensemble d'activités de production, de distribution et d'utilisation prises dans des institutions sociales et d'un ensemble de représentations, de catégorisations et de classifications, de croyances et de normes qui régissent ces activités – parmi elles, la morale et le droit. Sur ce fondement, l'ethnologue peut procéder à l'inventaire des pratiques d'aménagement et de transformation de l'environnement, en remontant des matériels et des matières aux activités, aux représentations et aux intérêts des individus, selon leur appartenance à des groupements de parenté (familles), d'activité (métiers) et de vicinalité (territoires).

La seconde partie, sous le titre « Adaptation des techniques auxiliaires⁹⁸ », constitue un véritable manuel de méthodologie. Elle donne toutes sortes de conseils pratiques pour la prise de contact : choisir le moment, « se présenter d'abord au chef d'entreprise ou au chef de famille », « avec une tenue qui ne choque pas », « être confiant et souriant », « décliner son identité » et « exposer dans un langage simple et concret le but de sa visite », marquer de la confiance, de l'intérêt et de l'estime, rendre des services sans « bon-garçonisme » ni condescendance. Elle appelle à « parler le même langage » que les enquêtés, à bien choisir ses informateurs et à « amorcer la mémoire » en évitant « l'inhibition ou la déformation des faits », à recouper les témoignages d'un même informateur et d'informateurs différents, et à ne pas recourir au questionnaire sinon « comme adjuvant de l'enquête directe⁹⁹ ». Passé le registre des interactions ordinaires, un long chapitre est consacré aux techniques de recueil et de notation des observations et des informations, au redoublement du « recueil de notes » de terrain par un « journal de route ou d'activité¹⁰⁰ » et à tous les artefacts qui fixent les données : relevés statistiques, dessins techniques, schémas morphologiques, croquis graphiques, représentations cartographiques et enregistrements photographiques, films et phonogrammes, frottis, piquetages et moulages, échantillons d'objets. « L'exploitation du matériel documentaire » arrive en bout de chaîne avec la constitution d'index, de répertoires et de fichiers, signalétiques ou analytiques, où les observations et les informations sont triées, classées, recroisées et interprétées. Sont exemplaires du type d'étude monographique d'un « fait social total » qui en résulte l'enquête de M. Maget sur le « pain anniversaire » à Villard d'Arène¹⁰¹ ou celle de L. Dumont sur « la Tarasque » à Tarascon¹⁰². Les méthodes du MNATP se sont alors résolument alignées sur celles de l'enquête ethnographique.

La plupart de ces travaux portent cependant sur des groupements humains de petite taille. Ce choix a été par la suite mis en question, donnant lieu à une interrogation sur les grandeurs d'échelle¹⁰³. Le travail de terrain est souvent allé de pair avec une focalisation sur le « local ». La commune des folkloristes présente les dimensions de petitesse, de clôture, d'homogénéité, de simplicité qui en font un « isolat » équivalent, dans l'imaginaire, à la communauté primitive des ethnologues exotiques. Le modèle nord-américain, puis britannique des *community studies* a pu inspirer l'approche monographique et totalisante, à la fois intensive et extensive, des relations de parenté ou de pouvoir, des formes de sociabilité ou d'économie¹⁰⁴. R. Redfield et C. Arensberg étaient lus et discutés par les chercheurs de l'époque. « Le village est un lieu de prédilection pour l'enquête monographique¹⁰⁵ » en raison de sa taille accessible à un seul chercheur et de sa faible différenciation sociale et culturelle¹⁰⁶. Après le coup d'essai réussi de *Nouvelle* par L. Bernot et R. Blancard¹⁰⁷, qui étudient les « cycles de vie familiale » en croisant histoire, démographie, psychologie et ethnographie, et le travail de terrain de L. Wylie dans le Vaucluse et en Anjou¹⁰⁸, des enquêtes collectives sont lancées dans le cadre d'un programme du CNRS en Bretagne, à Plozévet¹⁰⁹, mais aussi en Aubrac¹¹⁰, où c'est une micro-région caractérisée par

le pastoralisme de montagne qui est l'objet d'enquête, ou encore dans les Pyrénées¹¹¹ et en Bourgogne¹¹². La focalisation sur la commune ou la communauté pose un problème de méthode et d'objet. Les appartenances de groupe, les circuits d'échange, les réseaux de sociabilité, les régimes de propriété, les systèmes de parenté, les enjeux de pouvoir ne se laissent pas enfermer dans les limites du « local ». Qu'est-ce que, du reste, que ce « local » ? La maison, le hameau, le voisinage, le quartier, la paroisse, la vallée, le pays, la région sont des référents identitaires et des contextes pratiques souvent plus pertinents que la commune ; la réputation, le dialecte, la foire, le pèlerinage, la sorcellerie, le sport, le mariage sont autant d'objets dont l'étude requiert une focalisation d'échelle autre que celle de la commune. Dans le domaine du politique, en particulier, le pouvoir communal n'est pas isolable comme tel et sera articulé dans les années soixante-dix aux instances politico-administratives qui le traversent. Outre que des lois et des réglementations sont imposées par les différents pouvoirs – préfectoral, régional, législatif ou exécutif –, les notables locaux élaborent des stratégies de captation des crédits (budgets européens d'aide au développement), de formation des alliances (communautés intercommunales en vue de projets d'aménagement) et de gain de prestige (invitation d'un ministre pendant une campagne électorale) qui les amènent à jongler avec les emboîtements supra-locaux de la commune¹¹³. Une analyse à « échelles multiples » s'impose de même à qui veut réfléchir sur le « feuilletage de l'identité » individuelle ou collective, sur les trains et les rythmes de mémoire à travers lesquels se noue l'histoire d'une organisation, sur les réseaux d'interconnaissance, d'entraide, de solidarité ou de rivalité qui commandent à une séquence d'interaction. L'insularisme des études de communautés a vécu.

L'INVENTION DU TRAVAIL DE TERRAIN EN GRANDE-BRETAGNE

Longtemps, l'enquête de terrain est passée pour une pratique qui devait plus à la bonne fortune, à la sagacité personnelle et à l'inspiration littéraire du chercheur qu'à une démarche réglée et réfléchie méthodiquement. Certes, des canons de professionnalisme avaient petit à petit émergé. Des questionnaires exhaustifs, inspirés des *Considérations sur les diverses méthodes à suivre dans l'observation des peuples sauvages* (1799), par l'Idéologue de Gérando, pour la Société des observateurs de l'homme¹¹⁴, avaient permis la collecte des *corpus* empiriques des anthropologues pendant tout le XIX^e siècle. Ils s'étaient petit à petit répandus et affinés, tant dans les *social surveys*¹¹⁵ que sur les terrains exotiques. Le plus fameux reste, en Angleterre, le *Notes and Queries in Anthropology*, publié en 1874 par le Royal Institute of Anthropology, dont J. Urry nous livre ici une histoire détaillée. Aux États-Unis, le Bureau of American Ethnology déployait dès 1879 un réseau d'informateurs à travers l'Amérique du Nord. Au XIX^e siècle, les questionnaires d'enquête se sont multipliés¹¹⁶, non sans reconduire et forger un certain nombre

de stéréotypes dont l'ethnologie a été l'héritière en droite ligne¹¹⁷. Ils n'étaient du reste pas utilisés sans réflexivité par les ethnographes de l'époque, qui pouvaient même s'en moquer ouvertement : Van Gennepe les épingle ainsi dans un livre très drôle où il raconte, entre autres, les mésaventures de Désiré Papin en Afrique orientale : « Avez-vous plusieurs femmes légitimes ? – Oui. – La polygamie existe-t-elle dans vos tribus ? – Non. – Les rapports sexuels sont-ils libres avant le mariage ? – Oui. – Les femmes conservent-elles toutes leur virginité ? – Oui¹¹⁸ »...

G. W. Stocking, dont le texte classique sur « la magie de l'ethnologue » est ici traduit, reste la référence incontournable pour comprendre la place du travail de terrain dans l'histoire de l'anthropologie britannique¹¹⁹. Celui-ci était déjà pratiqué avant le voyage de Malinowski aux îles Trobriand. B. Spencer et F. Gillen avaient rassemblé des données sur les Arunta de Bedrock en Australie centrale, qui allaient servir de matière première au *Golden Bough* de Frazer et aux *Formes élémentaires de la vie religieuse* de Durkheim ; A. C. Haddon, accompagné de W. H. R. Rivers et C. G. Seligman, avait déjà piloté la Cambridge Anthropological Expedition au détroit de Torres en 1898-99, forgeant les notions de « méthode généalogique » et d'« étude intensive » de l'école d'anthropologie de Cambridge. Mais quand Rivers retourne en Océanie en 1907-1908 avec la Percy Sladen Trust Expedition to Melanesia, avec A. M. Hocart et G. C. Wheeler, il continue à caboter à bord du *Southern Cross* d'une île à l'autre, des Nouvelles-Hébrides à l'archipel des Salomon, collectant des données « à la hâte, parfois en quelques heures seulement », en s'appuyant sur les informations des missionnaires et des natifs chrétiens¹²⁰. C'était alors l'usage de privilégier ce type de données : les missionnaires vivaient sur place et maîtrisaient la langue, et étaient supposés avoir accès à une connaissance bien plus intime des sociétés et des cultures locales. L'un des pionniers de l'enquête anthropologique en Mélanésie était ainsi le révérend R. H. Codrington, qui avait séjourné en Nouvelle-Zélande à partir de 1860, puis rejoint la mission mélanésienne en 1867, la dirigeant de 1871 à 1877, enseignant sur l'île Norfolk et voyageant lui aussi à bord du *Southern Cross*. Ses sommes sur les institutions, le langage et le folklore sont restées les ouvrages de base pendant longtemps.

Ce n'est que quelques années plus tard que les anthropologues vont chercher à se démarquer des missionnaires, et des coloniaux en général. Radcliffe-Brown se livre à sa recherche chez les Andaman¹²¹ à la même époque que Malinowski aux îles Trobriand et insiste sur la spécificité de sa méthode¹²². En quoi consiste alors la nouveauté de Malinowski¹²³ ? Elle reviendrait à avoir fait du travail de terrain la norme professionnelle et le rite initiatique du métier d'ethnologue. Avec les *Argonautes du Pacifique occidental*¹²⁴, dans l'introduction duquel Frazer faisait l'éloge du « travail ethnographique de plein air », associant « formation du théoricien » et « expérience pratique », la figure du voyageur, du missionnaire, du militaire ou de l'administrateur s'efface derrière celle du chercheur professionnel au cœur de son terrain. L'homme de métier affirme sa compétence en usant de « stratégies narratives » qui témoignent de son intimité

avec les sauvages et fonde son autorité sur la maîtrise des méthodes de la discipline pour les comprendre. Jusqu'en 1913, date à laquelle il publie *The Family Among the Australian Aborigines : A Sociological Study*, Malinowski se livre avant tout à une critique des sources, qui lui permet de faire le partage entre les documents reposant sur des « observations de première main » et les spéculations hasardeuses, entre les enquêteurs « ayant la formation théorique requise » et les « amateurs », entre les « aborigènes dans leur état primitif » et les « Noirs dégénérés¹²⁵ ». Sa méfiance pour les « partis pris professionnels » des missionnaires va définitivement cristalliser lors de son premier séjour sur le terrain à Mailu, entre octobre 1914 et janvier 1915. Saville, le représentant de la London Missionary Society, devient sa tête de turc. Par contraste, le recueil de données est présenté comme une affaire de savants, formés techniquement, souvent experts en sciences de la nature, et cesse d'être un passe-temps d'amateurs. La délimitation du terrain, société homogène préservée d'influences extérieures, devient le préambule obligé de toute enquête rigoureuse. L'ethnologue doit s'installer pendant un certain temps dans le village indigène, pratiquer avec une certaine aisance le langage vernaculaire, saisir des comportements sur le vif plutôt que s'en tenir aux récits des informateurs, ceux-ci n'ayant que des contacts occasionnels et intéressés avec les indigènes. En opérant un transfert de l'idéal positiviste déjà établi en sciences de la nature, l'ethnologue se fie davantage à l'exactitude de l'observation directe qu'aux réponses approximatives et non vérifiées aux questionnaires¹²⁶. Il centre son investigation sur des complexes de rites (cérémonie du *naven*, cycle de la *kula*) ou des systèmes d'institutions (parenté, mythe, magie, sexualité) consacrés comme dignes d'intérêt scientifique, recourt avec parcimonie aux conjectures trop risquées de l'évolutionnisme ou du diffusionnisme, et propose néanmoins des grilles de lecture globalisantes telles que le fonctionnalisme, jamais détaché cependant de la lecture synchronique de faits positifs. Cette insistance sur le *field work*, analogue à n'importe quelle activité scientifique, dans un isolat culturel traité comme un laboratoire naturel, où les paramètres sont relativement bien contrôlés et où les limites de l'intervention sont bien circonscrites, signe l'acte de naissance de l'ethnographie moderne. Le programme de Rivers, en note de la quatrième édition des *Notes and Queries*¹²⁷, que Malinowski avait emporté à Mailu et dont il suivait l'ordre des rubriques¹²⁸, était ainsi réalisé. Rivers y proposait que l'anthropologue « travaille seul » pour ne pas diviser des matières interdépendantes et inséparables les unes des autres. Il réclamait la spécialisation contre l'amateurisme des coloniaux, prônait la restitution des données de terrain avec une grande « richesse de détails » et déplaçait l'accent du *survey* en équipe vers l'observation intensive en solitaire. Mais Malinowski allait plus loin encore en maîtrisant parfaitement la langue des conversations courantes, en fuyant la compagnie des hommes blancs et en partageant la vie quotidienne des indigènes, et en faisant de la description ethnographique une finalité en soi, qui ne soit plus seulement asservie aux exigences de la théorie anthropologique.

La critique du réalisme ethnographique est devenue un poncif. J. Clifford, G. Marcus ou G. Cushman ont cru déceler chez les héritiers de Malinowski des stratégies rhétoriques de légitimation du droit à énoncer la vérité sur telle ou telle société primitive (que l'enquêteur s'approprie pour en devenir l'interprète autorisé, usant du possessif – *mes* Guarani, *tes* Touareg – pour signifier à la fois un territoire exclusif et une liaison affective) plutôt qu'une réflexion épistémologique sur les opérations de constitution de l'objet ethnologique. Et C. Geertz a mis en évidence la tension dans les stratégies textuelles qui balancent entre l'impératif du « j'y étais et je décris des données d'observation de première main que j'ai recueillies dans une présence immédiate » et la thèse selon laquelle « ce compte rendu objectif ne doit rien à mon entremise, et quiconque plongé dans les mêmes circonstances aurait témoigné des mêmes faits¹²⁹ ». La rhétorique, la sémiologie ou l'herméneutique du texte ethnographique ont été un moment important d'accroissement de la réflexivité de l'enquête anthropologique. Mais il ne faut pas pour autant perdre de vue la portée révolutionnaire du geste malinowskien. Prêter attention à des formats narratifs et considérer l'ethnographie comme une activité d'écriture est légitime, à condition de ne pas chavirer dans le textualisme, de ne pas prendre les mots pour les choses et les discours pour les pratiques. Le naturalisme n'est pas une simple ruse rhétorique, c'est une posture pratique et cognitive. Accuser Malinowski d'« illusion référentielle » est faire bien peu de cas de son travail de précurseur, alors qu'il a été le premier à s'interroger de façon systématique sur les opérations de traduction accomplies par l'ethnologue, à pratiquer une critique rigoureuse de ses sources orales ou écrites et à spécifier le sens des énoncés discursifs dans leurs contextes pragmatiques¹³⁰. C'est également passer sous silence sa remarquable honnêteté dans la description des opérations de collecte et de concaténation des données, ignorer par exemple, l'annexe aux *Jardins de corail* où il rend compte des erreurs et des omissions, des lacunes et des échecs que tout anthropologue qui se respecte doit être à même de reconnaître¹³¹. La focalisation sur le scandale de la publication de son journal de terrain en 1966¹³² a recouvert l'exercice d'autoréflexion dont l'œuvre de Malinowski est traversée, de façon incomparablement plus rigoureuse que chez les « déconstructionnistes » d'aujourd'hui. Il incluait dans son récit les *imponderabilia* de l'enquête. S'il écartait de la publication finale les variations barométriques de ses tonalités affectives, c'est qu'il les tenait sans doute pour non déterminantes dans sa production d'un savoir ethnologique. Son journal avait le statut d'un « défouloir », où il pouvait se laisser aller à tous les excès, égarements et énervements, se débarrassant d'eux avant de revenir à un travail d'enquête de type naturaliste. Malinowski nous a donné un nombre remarquable d'éléments sur les *a priori* théoriques de son enquête et sur ses limites de validité empirique, si on le compare aux anthropologues de son époque. Plutôt que d'être obnubilés par la figure du « fabricant d'images » posant pour la postérité, incroyablement maître des effets de ses tours d'écriture, composant ses planches photographiques pour les générations à venir, nous gagnons à revenir

sur les activités pratiques de constitution, d'analyse et de restitution des données empiriques et théoriques telles qu'elles nous sont accessibles dans le *Diary*, dans les textes de formation¹³³, à travers les témoignages de ses disciples¹³⁴ ou dans des extraits de ses documents d'enquête aux Trobriand¹³⁵.

ANTHROPOLOGIE CULTURELLE ET ENQUÊTE SOCIALE AUX ÉTATS-UNIS

Le développement du travail de terrain aux États-Unis compte parmi ses premiers héros Lewis Henry Morgan, avec ses enquêtes auprès des Iroquois de l'État de New York¹³⁶, et Frank Hamilton Cushing avec son étude des Zuni¹³⁷ du Nouveau-Mexique, ou encore John Wesley Powell chez les Ute et Paiute le long de la rivière Colorado¹³⁸. La question centrale avait été pendant longtemps celle de la place des Indiens dans le récit de la Genèse et de leur conversion du paganisme au protestantisme, une question associée au problème politique de la définition du statut juridique de ces « nations domestiques dépendantes » et de l'attribution de droits à leurs communautés au sein de la Confédération américaine. Pratiquement, il s'agissait pour le Bureau of Indian Affairs (créé en 1834 dans le War Department et transféré ensuite au Department of Interior), puis pour le Bureau of American Ethnology (confié en 1879¹³⁹ à J. W. Powell) de disposer d'informations sur les tribus dans les réserves et de les contrôler et de les administrer à moindres frais. Pour certains, les réserves pouvaient être considérées comme autant de musées anthropologiques vivants, qui livraient accès aux cultures primitives des temps préhistoriques. C'est l'époque où les vignettes montrent dans les ouvrages coloniaux de « beaux spécimens » d'Hottentots, de Maori ou de Kwakiutl, et où certains sont exposés au public comme des créatures d'un autre âge. Ota Bonga, pygmée du Congo belge, est exhibé à la Foire internationale de Saint-Louis en 1904, puis à la maison des Singes au zoo du Bronx en 1905 ; de même, Ishi, le dernier survivant des Yahi, est exhibé par Alfred Kroeber en 1911 au musée anthropologique de l'université de Californie¹⁴⁰.

Une rupture a lieu au tournant du siècle. Les préoccupations stratégiques et missionnaires laissent définitivement le champ à l'émergence d'une science anthropologique. Les départements universitaires de Harvard, Chicago ou Berkeley relaient le travail accompli par la Smithsonian Institution¹⁴¹ et par le musée Peabody à Harvard, le musée anthropologique de Berkeley, le Field Columbian Museum à Chicago ou le Museum d'histoire naturelle à New York. Les enquêtes sont menées essentiellement sur le mode du *survey*, visent la réunion de collections muséales et sont orientées par une vision évolutionniste de l'histoire de l'humanité. Ce qui n'empêche pas F. H. Cushing de devenir un chef guerrier et un shaman zuni¹⁴², tandis que Paul Radin s'initie en profondeur à la culture winnebago¹⁴³ – l'un et l'autre développant une ethnographie du point de vue de l'indigène et reconnaissant l'historicité des sociétés sans écriture. La révolution en cours est associée au nom de Franz Boas, docteur en physique, qui prend la

relève de John Wesley Powell, géologue de formation. Spécialiste des Territoires du Nord-Ouest¹⁴⁴, il poursuit l'œuvre de cartographie géographique, ethnique et linguistique de l'Amérique du Nord, la *Synonymy* de Powell (1891). Il mène à son terme la publication du *Handbook of American Indian Languages* (quatre volumes de 1911 à 1941) dans le cadre du Bureau of American Ethnology – en 1921, Sapir réduira de cinquante-huit à six les grands groupes linguistiques. La plupart des doctorants et des chercheurs qui travaillent pour cette institution depuis 1889 sont des proches de Boas. L'université de Columbia devient une pépinière d'anthropologues boasiens, qui vont occuper des postes clefs par la suite. On y retrouve A. Kroeber, R. Lowie, E. Sapir, A. Goldenweiser, P. Radin ou Fay-Cooper Cole avant-guerre, et la relève après-guerre de R. Benedict, M. Herskovits ou M. Mead. Ils sont unis par leur appartenance au même réseau, patronné par leur chef totémique, et par leur critique du paradigme évolutionniste de Spencer, Morgan, Brinton et Powell. Au sein de l'American Association for the Advancement of Science, la section H d'anthropologie reconnue depuis 1882, l'*American Anthropologist*, jusque-là lié à la société de Washington, est élevé en 1898 au rang de publication nationale. En 1902, l'American Anthropological Association est fondée et devient rapidement boasienne, de même que l'American Folklore Society, qui existait depuis 1888. C'est dans ce contexte institutionnel que prend son essor l'anthropologie culturelle¹⁴⁵. Les canons du travail de terrain se modifient à cette époque. Jusque-là, les enquêteurs avaient dû pratiquer des recherches rapides, en survol, circulant rapidement d'un site à l'autre, récoltant des spécimens d'objets propres à telle ou telle aire culturelle sans se perdre dans les détails de la description de leurs contextes. L'accumulation de données par les étudiants de Boas fournit toutefois une base aux enquêtes ultérieures. Après-guerre, Lowie, Kroeber, Radin ou Sapir feront tous des terrains intensifs en s'appuyant sur la cartographie établie grâce aux enquêtes du Bureau¹⁴⁶.

À l'altérité des tribus primitives correspond l'altérité des classes dangereuses. Le même impératif de mission calviniste commande aux entreprises d'investigation dans les réserves indiennes et dans les ghettos urbains¹⁴⁷. Si la posture de conversion religieuse et de contrôle politique vis-à-vis des indigènes se mêle irrémédiablement à la visée de connaissance scientifique, l'altruisme philanthropique, de *social gospel* ou de réforme sociale, s'articule au projet de gestion des populations par les agences du gouvernement et au désir de connaître des faits avérés pour les enquêteurs, que ce soit à Chicago, à Columbia ou à Philadelphie¹⁴⁸. Un mélange de charité, de compassion, de solidarité et de responsabilité teinte l'invention des premières politiques de la ville, de l'éducation et de la santé. Le souci de transformer des mœurs corrompues par le vice et le crime va de pair avec la défense des plus démunis contre les méfaits d'un capitalisme sans frein. Les problèmes sociaux commencent à être un enjeu de concurrence entre les pasteurs des Églises protestantes, les travailleurs sociaux et les sociologues, qui se constituent comme milieu professionnel et comme discipline scientifique. La

transition se fait progressivement des associations religieuses aux commissions de l'immigration et aux départements de sociologie¹⁴⁹.

Deux exemples pionniers de l'enquête sociologique, ceux de DuBois et des Lynd, peuvent être donnés pour rendre compréhensible cette transformation. *The Philadelphia Negro* de William Edward Burghardt DuBois¹⁵⁰ est prototypique de cette application des *church- and corporate-sponsored-survey methods*¹⁵¹. W. E. B. DuBois se forme à Fisk University, à Harvard et à Berlin, où il suit de 1892 à 1894 les cours de Max Weber et Gustav Schmoller. Il racontera plus tard comment il s'y rallie à une méthode descriptive qui, pour être utile à l'intervention sociale et politique, doit neutraliser le jugement de valeur, et à une méthode inductive : « J'allais étudier les faits, chacun des faits et tous les faits, concernant le Noir américain et sa condition, puis par mesure et comparaison, j'élaborerais les généralisations valides à ma portée¹⁵². » De peau noire, il ne peut accéder à une université de premier rang, où former à son tour une équipe d'étudiants, et se trouve marginalisé de 1897 à 1910 à l'université d'Atlanta. Il lui est impossible de trouver des financements pour mener ses enquêtes, bien qu'il publie seize monographies entre 1898 et 1916, pendant longtemps ignorées. « L'argent serait disponible pour mesurer les têtes des Noirs perdus au fin fond de l'Afrique, mais c'est dur de rassembler 500 dollars par an pour Atlanta¹⁵³. » Il devient militant politique à partir de 1909, édite à partir de 1910 *The Crisis*, publication de la National Association for the Advancement of Coloured People (NAACP), et son travail académique sera lu rétrospectivement à la lumière de son engagement public¹⁵⁴.

The Philadelphia Negro voit cependant le jour grâce à un contrat d'un an à l'université de Pennsylvanie, accordé par C. C. Harrison à l'instigation d'une éminente quaker, Susan Wharton, membre du comité exécutif du Philadelphia College Settlement. C'est dans un logement au-dessus de la cafétéria de cet établissement philanthropique, au cœur de St Mary Street, que la famille DuBois s'installe à partir d'août 1896. *The Philadelphia Negro* est reconnu comme un livre fondateur¹⁵⁵. Il prend pour modèles l'enquête pionnière de H. Mayhew¹⁵⁶ et le *Life and Labour of the People of London* de Charles Booth, engagé à partir de 1892¹⁵⁷, les *Hull House Maps and Papers* à Chicago de 1895¹⁵⁸, un remarquable travail d'analyse cartographique et statistique mené par les femmes de Hull House qui anticipait de plus de vingt ans le travail des sociologues de Chicago, et les *First and Second Sociological Canvasses* de la Federation of Churches and Christian Workers in New York City, édités par W. Laidlaw en 1896-97. La collaboratrice de DuBois, Isabel Eaton, est d'ailleurs passée par Hull House, ce *social settlement* de Chicago fondé par Jane Addams et Florence Kelley, avec qui DuBois participera à la fondation de la NAACP.

DuBois quadrille donc le Seventh Ward de Philadelphie, un quartier mal famé en pleine « désorganisation sociale ». Son enquête s'appuie sur le dépouillement de neuf mille entretiens. Les questionnaires auraient été testés auprès d'un certain nombre de correspondants, dont Booker T. Washington, le leader noir dont

Park sera l'assistant, et rectifiés en conséquence. Ils portent sur les familles et sur les individus (membres, âge, sexe, éducation, loisirs, emplois et revenus), sur les rues (caractéristiques¹⁵⁹, habitations, lieux publics, commerces, allées et cours), sur les logements (nombre de pièces, mobilier, sanitaires) et sur les organisations et institutions du quartier (statuts, capitaux, membres, objectifs¹⁶⁰). DuBois a lui-même mené l'enquête de porte en porte. « Le problème s'étalait sous mes yeux. Je l'ai étudié personnellement, et pas par délégation. Je n'ai pas envoyé d'enquêteurs. J'y suis allé moi-même. J'ai visité et parlé avec près de 5 000 personnes. Ce que j'ai pu, je l'ai inscrit dans les rubriques ordonnées de formulaires que j'avais composés et soumis à l'Université pour critique. Le reste de l'information, je l'ai stocké dans ma mémoire ou enregistré dans des mémentos. Je suis allé dans les bibliothèques de Philadelphie pour recueillir des données, y compris dans les bibliothèques privées de personnes de couleur. J'ai obtenu des informations personnelles. J'ai cartographié la zone, en procédant à un classement par conditions ; j'ai compilé deux siècles d'histoire des Noirs à Philadelphie et dans le septième district¹⁶¹. » Sur une carte qui combine les techniques de Booth et de Hull House, DuBois indique par les lots en rouge les « classes moyennes et supérieures », en vert le « peuple des travailleurs, d'aisé à confortable », en bleu « les pauvres » et en noir les « classes corrompues et criminelles¹⁶² ». Les entretiens par questionnaire, individuel et familial, ont été complétés par l'expérience personnelle et par l'observation directe, ce qui fait de *The Philadelphia Negro* un modèle revendiqué par les ethnographes qui suivront¹⁶³. Les rubriques portent sur l'organisation du quartier, la famille, l'éducation et l'analphabétisme, les professions et les revenus, la santé et l'alcoolisme, les activités criminelles, les Églises et les associations, les contacts entre les races, la législation et les élections – avec une enquête spécifique sur la domesticité dans le Seventh Ward. DuBois précise par ailleurs quelques-unes de ses recettes méthodologiques en vue d'obtenir des « réponses soignées, précises et véridiques¹⁶⁴ », en particulier sur les différences entre métiers, qui n'apparaissent qu'à la condition que l'enquêteur affine ses demandes. Il livre également ses remarques sur la confidentialité des entretiens, sur leur durée, pouvant aller jusqu'à une heure, avec une moyenne d'une vingtaine de minutes, et sur le taux extrêmement faible de non-réponses, sinon dans les bordels du cru. Il ne s'arrête pas à une simple description, mais propose des analyses de la structure familiale et de la stratification sociale, des causes de l'alcoolisme et de la criminalité et des effets du préjugé racial. Il déplore l'incapacité des analystes à voir dans la communauté noire autre chose qu'une masse de fainéants, de pickpockets et de joueurs, au lieu d'être sensibles aux différences de condition et de pouvoir, au travail des honnêtes gens et à la constitution d'une classe moyenne. Par ailleurs, DuBois fait usage de la méthode historique et comparée. Il raconte la transplantation des Noirs depuis 1638, les types de populations d'esclaves, émancipés et fugitifs qui cohabitent jusqu'à la loi de l'abolition¹⁶⁵ ; il recourt à des « témoins » en soumettant le même questionnaire à des Noirs dans d'autres quartiers de Philadelphie. Et il redouble

l'enquête de Philadelphie par une enquête en Virginie rurale, dont nombre de Noirs du quartier étaient originaires, montrant la variété des conditions des migrants sur leur terre d'origine et tentant de cerner les habitudes et les capacités qu'ils avaient transportées de l'un à l'autre milieu¹⁶⁶. Depuis, DuBois a été réhabilité comme l'un des principaux inventeurs du mouvement du *social survey* aux États-Unis. Si son ouvrage comporte un dernier chapitre davantage orienté vers une forme de thérapie sociale, il apparaît en premier lieu comme un précurseur de l'enquête de terrain en sciences sociales.

Autre pionnier de l'enquête sociologique, Robert Lynd est un jeune pasteur protestant, choisi avec son épouse Helen par l'Institute of Social and Religious Research – créé par Rockefeller en 1921 sur les ruines de l'Interchurch World Movement, qui avait financé le projet de R. E. Park sur les relations raciales sur la côte Pacifique, et lié au Council of Churches – pour une enquête sur l'état moral des communautés chrétiennes dans l'Amérique urbaine et industrielle¹⁶⁷. R. Lynd est un pasteur qui a la posture pragmatiste d'un « penseur expérimental », qui regrette que le protestantisme se soit éloigné après-guerre du *social gospel* et se sent tenaillé par l'urgence d'agir à la suite de son expérience à Elk Basin, une exploitation pétrolière dans le Wyoming en 1922. R. et H. Lynd, avant d'engager leur recherche au long cours à Muncie (Indiana), consultent Clark Wissler¹⁶⁸, anthropologue du Muséum d'histoire naturelle. Il leur fournit leur principal outil d'investigation, la liste des catégories standard constitutive de son « schéma culturel universel », qui deviennent « six activités principales » : établir une maison, élever des enfants, se vêtir et se nourrir, se trouver des loisirs, s'adonner à la prière et agir dans la communauté¹⁶⁹. Ils lisent aussi attentivement W. H. Rivers sur les Todas et A. R. Radcliffe-Brown sur les Andaman, dont ils adoptent la matrice fonctionnaliste, mais sans renoncer à la perspective historique, à travers des comparaisons avec des coupures de presse de 1890.

Middletown est une recherche originale. Elle recourt à des entretiens intensifs sur un échantillon représentatif d'habitants de la ville et elle tranche avec la prégnance des jugements normatifs (bien qu'elle assume aussi une visée didactique) et la pauvreté des données empiriques (en ce qu'elle recourt aussi à des descriptions ethnographiques) de beaucoup d'enquêtes sociales de l'époque. Elle est saluée par E. Sapir et M. Herskovitz comme un exercice anthropologique. Les Lynd ont passé dix-huit mois sur place, de janvier 1924 à juin 1925, rencontrant aussi bien des informateurs clefs, parce que bien placés dans des organisations ou membres des élites de la ville, que discutant à bâtons rompus avec des amis, avec les chauffeurs de tramways ou avec les membres du Rotary Club. Ils décrivent les cercles de sociabilité informelle (voisinage, associations) comme les institutions d'intégration sociale (Églises, écoles, entreprises). Mais leur enquête subit le *black-out* de l'institut qui l'a commanditée, la raison invoquée étant le « manque d'objectivité ». La même mésaventure arrive à R. Lynd lors de sa participation au rapport *Research Social Trends* destiné au président Hoover. Son chapitre « The People as Consumers », co-écrit avec Alice Hanson, où il

visé à soutenir les associations de consommateurs et le Consumers Advisory Board, provoque une riposte brutale de W. F. Ogburn. Dans une « Note on Method », discutée à la réunion du comité le 13 février 1932, mais finalement non publiée, R. Lynd est attaqué par celui qui fixe la figure du sociologue comme expert neutre, analyste statistique et conseiller politique. Dans sa Conférence présidentielle à l'American Sociological Society en décembre 1929, W. F. Ogburn n'affirmait-il pas déjà : « La sociologie comme science n'est pas intéressée par la tâche de rendre le monde meilleur, d'encourager les croyances, de répandre des informations, de diffuser des nouvelles, de dépendre des impressions, de conduire les masses, de guider le navire de l'État¹⁷⁰ » ? « *What are they worth for what¹⁷¹?* ».

Quand ils reviennent à Muncie, pendant la Grande Dépression, les Lynd sont entre-temps devenus sensibles aux thèmes des contradictions du capitalisme et de la lutte de classes. Accompagnés de cinq assistants, ils y restent moins longtemps, et se fondent davantage sur des articles de journaux ou des entretiens bien choisis que sur une observation en profondeur. Ils quittent le registre des valeurs culturelles centrées sur la religion pour celui des inégalités sociales articulées autour de l'économie. En s'appuyant sur une critique de l'idéologie libérale, ils thématisent le contrôle par la *business-class* de l'Université, de la bibliothèque et de l'hôpital, du marché du travail, du grand magasin et de l'institution judiciaire. Ils dévoilent la puissance d'exploitation et de domination de la famille Ball sur les citoyens ordinaires¹⁷². Ils montrent le mouvement de concentration de l'activité bancaire et financière à la faveur de la Crise, la séparation géographique entre beaux quartiers et quartiers populaires, et les ramifications du pouvoir notabiliaire dans les activités scolaires, professionnelles, dans l'administration, les médias et les loisirs. On reprochera plus tard aux Lynd d'avoir étudié des représentations et des valeurs davantage que des pratiques, et sans toujours s'interroger sur leur statut; on critiquera également, à juste titre, leurs conclusions à l'emporte-pièce sur le pouvoir de classe, les insuffisances de leur enquête historique et leurs généralisations hâtives de Muncie à toutes les villes nord-américaines. Le point intéressant est dans la conversion de leur compassion religieuse en critique politique. L'alternative entre le « fait », fondé sur la mesure statistique, et l'« opinion », qui « pourrait conduire à de fausses impressions » en raison des préjugés, sentiments ou croyances, ou simplement du « désir de propagande » de l'enquêteur, serait selon eux intenable¹⁷³. Dans son manifeste *Knowledge for What?*, R. Lynd s'interroge sur l'illusion que « les faits parlent d'eux-mêmes », sans être informés par des hypothèses. Au nom de cette pseudo-objectivité, les économistes s'immergent totalement dans des organisations sans prendre de recul¹⁷⁴. Ils prennent pour argent comptant les *folkways and mores* du libéralisme économique. Selon les Lynd, regarder des situations capitalistes avec les lunettes de T. Veblen ou de J. Dewey permet de prendre un recul critique. D'une certaine façon, ils préfigurent l'ethnographie critique qui se développera à partir des années soixante.

L'ÉCOLE DE SOCIOLOGIE DE CHICAGO

Les exemples de W. E. B. DuBois à Philadelphie et de R. et H. Lynd à Columbia témoignent de ce que les études de cas, comprenant un élément d'« implication personnelle », n'étaient pas le propre de l'université de Chicago. La thèse qui a par ailleurs fait de l'École de Chicago la promotrice dans les années vingt des méthodes d'observation participante a été largement battue en brèche. J. Platt a travaillé à la déconstruction du « mythe de l'observation participante¹⁷⁵ », et elle parachève cette entreprise dans l'article ici traduit sur les « données de première main ». Cette critique de l'histoire des méthodes ne vise pas à amoindrir ou à dénigrer la qualité des travaux produits par cette première vague de sociologues de Chicago. Mais l'enquête historique permet de constater que l'étiquette d'« observation participante » ne sera systématiquement utilisée qu'à partir des années cinquante. Ce que l'on entendait par études de terrain (*field studies*) recouvrait d'autres types d'opérations.

On a souvent raconté comment la formation de journaliste de R. E. Park a marqué son goût pour l'enquête *in situ*. Le modèle du reportage permet de comprendre bien des conseils qu'il donnait à ses étudiants¹⁷⁶, ainsi que la façon qu'il avait de superviser de près leurs recherches et, souvent, de les accompagner sur le terrain. On a également évoqué la source d'inspiration qu'a été la littérature naturaliste, et les apprentis chercheurs étaient invités à utiliser des matériaux provenant des romans. James T. Farrell, qui passe par le département de sociologie à l'époque, met en scène dans une de ses nouvelles le rapport d'un étudiant avec une prostituée¹⁷⁷. On a encore insisté sur la métaphore de la ville comme « laboratoire social¹⁷⁸ » en plein air, déjà en vogue dans les années 1890, qui consonne bien avec l'idéal pragmatiste et naturaliste d'une science sociale, impressionnée par la révolution darwinienne. Une expérimentation collective, grandeur nature, se prêtait ainsi à l'observation des sociologues. D'une part, Park enseignait l'exigence de décrire les choses de près, « de première main », et d'acquérir une « familiarité avec » (*acquaintance with*) plutôt qu'une « connaissance sur » (*knowledge about*). Le modèle de W. James de pénétrer le courant de conscience d'autrui était sensible dans l'invitation faite par E. W. Burgess de recourir aux « journal secret, autobiographie intime, correspondance personnelle et entretien confidentiel » pour comprendre les sujets¹⁷⁹. D'autre part, le modèle des sciences de la nature commandait aux recherches : l'idéal de rigueur et de précision des données et le projet d'ancrer en elles la connaissance des lois de la société étaient directement copiés sur l'entreprise scientifique. De ce point de vue, il y avait une véritable rupture avec les enquêtes sociales que menaient auparavant les réformateurs sociaux. En dépit de leur engagement dans les rangs du *social gospel* ou de leur participation active à des associations philanthropiques, les sociologues de Chicago, dès les années vingt, se démarquent clairement des « bienfaiteurs de l'humanité », les « bonnes âmes » (*do-gooders*), comme R. Park qualifiait ses consœurs de

Hull House ou de la School of Civics and Philanthropy. À vrai dire, la visée réformatrice n'est pas totalement court-circuitée dans les travaux pionniers auxquels Park prend activement part, comme l'enquête sur les émeutes de 1919 à Chicago exposée dans *The Negro in Chicago*¹⁸⁰ ou comme le Race Relations Survey, organisé en Californie par E. Bogardus, un ancien de Chicago, qui invente les premières échelles de distance sociale et raciale¹⁸¹. Mais le projet scientifique a sa propre légitimité et n'est plus directement subordonné à des visées morales ou politiques. Le financement à partir de 1923 du Local Community Research Committee – une structure de recherche transdisciplinaire imaginée par C. Merriam, dont les bourses soutiendront nombre d'enquêtes de science sociale et de science politique devenues classiques par la suite – par des agences administratives, des entreprises privées ou des organisations communautaires ne contreviendra pas à cette nouvelle situation. Pas plus que le sentiment partagé par la plupart des sociologues que leur discipline devait contribuer à mettre en place des programmes de planification sociale ou à informer et éduquer l'opinion publique.

En quoi consistaient les recherches des années vingt ? Thématiquement, elles étaient avant tout centrées sur les « petites communautés¹⁸² » et sur les problèmes sociaux. Le modèle d'écologie urbaine mis au point par R. McKenzie, Park et Burgess, en particulier, le modèle des « aires naturelles » disposées en cercles concentriques autour du Loop, le centre des affaires de Chicago, a guidé les enquêtes sur le ghetto juif¹⁸³, Little Italy, le quartier polonais¹⁸⁴, la Gold Coast¹⁸⁵, Hobohemia¹⁸⁶, ou encore, sur le quartier russe à Los Angeles¹⁸⁷ et sur Harlem à New York¹⁸⁸ et, dans la même veine, sur des petites villes, comme Rocky Mountain dans le Montana¹⁸⁹, sur les Chinois du Pacifique¹⁹⁰ ou sur Greenwich Village¹⁹¹. La préoccupation pour les phénomènes de « désorganisation sociale » et l'attrait pour les figures de l'« homme marginal » donnèrent par ailleurs lieu à une série de recherches sur les gangs¹⁹², les criminels¹⁹³, les suicidés¹⁹⁴, les drogués¹⁹⁵ et les fous¹⁹⁶, elles aussi guidées par une écologie du vice et du crime. Qui dit écologie dit cartographie et statistique. La force des *urban studies* de Chicago réside sans doute dans le développement de ces méthodes qui avaient été mûries ailleurs – nous avons déjà mentionné le rôle pionnier de Hull House, mais un certain nombre de thèses remarquables, comme celles de Gillette ou de Bushnell au début du siècle, s'employaient déjà à une statistique descriptive élaborée et dessinaient des cartes de leurs terrains. E. W. Burgess, secondé par V. Palmer, est le premier artisan de la *social base map*, où étaient représentées les 75 aires naturelles de la ville et leurs limites. Cette représentation avait été redoublée par une enquête sur les histoires et sur les habitudes des résidents de chacun des quartiers de cette mosaïque urbaine. En outre, E. W. Burgess avait obtenu du Bureau du recensement américain de recueillir les données du recensement à partir de 1924, sous l'égide d'un Comité du recensement comprenant les autorités publiques, des associations, des journaux et des entreprises. Il s'agissait de fixer les limites des districts de comptage (*tracts*) qui ne soient plus copiées sur celles, fluctuantes, des circonscriptions politiques (*wards*), de

façon à rendre la comparaison possible. Ces données statistiques, relevées à partir de 1930 et organisées selon les aires naturelles, étaient consignées dans le *Chicago Local Community Fact Book*. Un autre exemple de recours massif à l'analyse cartographique et statistique est la série d'enquêtes engagées par l'Institute for Juvenile Research, qui regroupait une clinique pour délinquants, liée aux tribunaux pour mineurs, et un secteur de recherche soutenu par des fonds privés, organisé par E. W. Burgess et dirigé par C. Shaw à partir de 1926. On y retrouve H. McKay, L. Cottrell, F. Zorbaugh et C. Tibbits, qui posent les fondements d'un certain type de recherche criminologique, en découpant des zones de taux de délinquance et de récidive et des vecteurs de diffusion des pratiques illégales, et en dégagant les « facteurs sociaux » de cette distribution et de cette propagation par l'analyse de récits de vie¹⁹⁷. Les travaux sur l'écologie de la déviance¹⁹⁸ étaient le complément du travail de description empirique et de typification qualitative des carrières de criminels, de leurs environnements familiaux ou amicaux, de leurs techniques et cultures professionnelles, effectué par *The Jack-Roller* ou *The Professional Thief*¹⁹⁹.

Dans le texte ici traduit, J. Platt décrit le type de matériaux utilisés dans *The Taxi-Dance Hall* de P. Cressey, *The Gang* de F. Thrasher, *The Unadjusted Girl* de W. I. Thomas et *The Gold Coast and the Slum* de H. W. Zorbaugh. De fait, nombre des données que l'on retrouve dans les travaux des *Chicagoans* proviennent des commissariats ou des tribunaux, du YMCA, des institutions d'éducation ou de rééducation, des associations philanthropiques et religieuses, des archives des journaux ou de la Chicago Historical Society. Et, sans doute, la réflexion engagée plus tard sur les modalités de l'entretien, de l'observation et de la participation, est encore étrangère à ces recherches. Mais on peut déjà apprécier la multiplicité des façons d'interviewer, avec d'un côté, les plus informelles par Nels Anderson qui, après avoir lui-même vagabondé à travers le Midwest, s'installe dans un hôtel de basse catégorie et discute avec les *hobos* rencontrés autour de Madison Street, et de l'autre, les plus corsetées par des questionnaires : les sondages en porte-à-porte, les *block studies*, qui permettent d'obtenir toutes sortes de données sur les familles, leurs conditions de vie ou leurs intentions de vote, comme dans les études de H. Gosnell, ou la rédaction de fiches sur des cas sociaux par C. Shaw, P. Cressey ou F. Thrasher, à la manière des travailleurs sociaux. Ce qui n'empêche pas Cressey de recourir à des rôles de composition pour s'approcher des pistes de danse²⁰⁰, Thrasher de traîner des jours durant avec des bandes de gangsters et Shaw de se glisser dans la peau du truand Jon Snodgrass. De même, J. Landesco compose différentes méthodes d'investigation. Il explore les réseaux criminels depuis le début du siècle à partir de la presse, des mains courantes de la police, de la Chicago Crime Commission et de l'Illinois Association for Criminal Justice, et il en tire son *Who's Who* du crime organisé. Mais il est connu pour sa capacité à s'immiscer en personne dans ces milieux, qu'il avait côtoyés dans son enfance, et il rédige le portrait d'Eddie Jackson, le « pickpocket impuni ».

C'est un anachronisme de parler d'observation participante – l'usage du concept est rare et son sens n'est pas encore fixé à l'époque²⁰¹. Et l'implication personnelle de l'enquêteur n'est pas une nouveauté, puisqu'elle fondait nombre de témoignages de voyageurs et de reporters, d'administrateurs coloniaux et de philanthropes sociaux. La nouveauté est de penser cette implication personnelle comme un outil d'enquête valide pour une « science de la sociologie », et de fonder un registre autonome de réflexion méthodologique – ce dont témoignent les manuels de F. S. Chapin (1920), d'E. Bogardus (1926) et de V. Palmer²⁰² (1928). Par ailleurs, la fin des années vingt est un moment clef où la montée en puissance des méthodes statistiques contraint les tenants de l'étude de cas à affiner leurs pratiques et à spécifier leurs arguments. Dans l'intervalle d'une dizaine d'années, on ne peut que constater les progrès accomplis entre l'usage sauvage des documents personnels par Thomas et Znaniecki et leur contextualisation minutieuse par Shaw et ses associés ou, au sein de l'Institute of Juvenile Research, entre les histoires de vie abrégées et moralisantes, recueillies par W. Healy, et les entretiens extensifs et sténographiés, confrontés à d'autres sources d'information, de ses successeurs sociologues.

L'ÉCOLE D'ANTHROPOLOGIE DE MANCHESTER ET LE RHODES-LIVINGSTONE INSTITUTE

Un autre lignage de l'histoire de l'étude de cas et de l'analyse de situation qui mérite d'être retracé est celui du Rhodes-Livingstone Institute. J. A. Barnes, dont nous traduisons ici un texte classique sur l'éthique et la politique du terrain, en est devenu *research officer* en 1945, en même temps que E. Colson, J. F. Holleman et J. Clyde Mitchell (avant de rejoindre l'université de Manchester, puis celle de Cambridge). Le Rhodes-Livingstone Institute a été fondé en 1938 à Lusaka, en Rhodésie du Nord, sous la direction de Godfrey Wilson. Il est devenu, après l'accès à l'indépendance de la Zambie, l'Institute for Social Research (1966-1970), puis l'Institute for African Studies, (université de Zambie²⁰³). Il a été étroitement lié au département d'anthropologie sociale et de sociologie – les deux disciplines étant accolées l'une à l'autre – de l'université de Manchester²⁰⁴ fondé par Max Gluckman en personne en 1949. Le Rhodes-Livingstone Institute a laissé une quantité impressionnante d'écrits théoriques et empiriques, encore largement inconnus en France²⁰⁵, publiés dans sa revue *Human Problems in Central Africa* et dans ses séries de *working papers*. Ses chercheurs ont révolutionné l'anthropologie juridique et politique²⁰⁶. Ils ont entrepris de mener une sociologie des milieux urbains avec des méthodes anthropologiques. Ils ont infléchi le type de questions posées sur l'ethnicité²⁰⁷ et ont introduit des outils d'analyse des réseaux²⁰⁸. Ils ont produit toutes sortes de concepts comme ceux de « sélection situationnelle », de « rôle intercalaire », de « forme processuelle », de « clivage dominant », de « rites de réparation »

(*redressive*) ou d'« entrecroisement des alliances²⁰⁹ ». Ils ont prôné le développement de l'analyse situationnelle, dont le prototype est la description de l'inauguration du pont de Zululand en 1938 par M. Gluckman²¹⁰. Mais ils ont aussi entrepris des comparaisons entre différentes études de cas, comme dans le livre collectif auquel participent Barnes, Mitchell, Gluckman et Colson²¹¹; et ils ont assuré un suivi de sites d'enquête par des études longitudinales sur plusieurs décennies²¹², dont le modèle est l'enquête de Colson et Scudder sur les Gwembe Tonga. L'analyse situationnelle²¹³ a ainsi été amplifiée en « analyse processuelle²¹⁴ », puis en « étude de cas élargie²¹⁵ » à plusieurs sites et à plusieurs époques – dont M. Burawoy²¹⁶ se veut l'héritier le plus récent.

Le Rhodes-Livingstone Institute a été critiqué, au même titre que l'East African Institute for Social Research, que l'International African Institute ou que les universités de Makerere en Ouganda et d'Ibadan au Nigeria²¹⁷, pour avoir servi les intérêts de l'Empire britannique et pour lui avoir fourni des outils de contrôle, de domination et de répression²¹⁸. Les anthropologues auraient été des relais de l'administration coloniale; ils auraient eux-mêmes bénéficié des privilèges statutaires des officiers des bureaux coloniaux; leurs données auraient directement servi à des visées d'exploitation des richesses naturelles, d'exacerbation des divisions entre les groupes indigènes ou d'alliance avec des chefs locaux et de pacification des situations conflictuelles²¹⁹. Les critiques de l'« anthropologie coloniale », plus ou moins violentes, se sont multipliées à partir des années soixante-dix²²⁰, en Grande-Bretagne comme ailleurs. On a par exemple, montré comment nombre de ses catégories n'étaient que le reflet savant de transactions entre acteurs coloniaux²²¹. Le savoir anthropologique sur les « tribus²²² » serait ainsi la résultante des interactions entre les connaissances pratiques provenant de l'administration indirecte (*indirect rule*) des fonctionnaires, de la croyance fonctionnaliste des anthropologues en un équilibre des organismes sociaux traditionnels (au déni du travail forcé des Lozi et du commerce esclavagiste des Yao) et de l'usage flottant du terme, sans équivalent en langage vernaculaire, par les indigènes eux-mêmes (le terme de *mikoka* des Kaonde désigne d'ailleurs les unités d'un système clanique, et les auto-étiquetages identitaires connaissent de fortes variations selon les situations).

Le texte de J. A. Barnes ici traduit soulève le problème du type et du degré de « compromis » et de « compromission » des anthropologues avec l'administration coloniale²²³. Il décrit quelques-uns des pièges et des dilemmes éthiques et politiques rencontrés en pratique par l'enquêteur sur le terrain. Le projet de concilier anthropologie et administration avait souvent été affirmé, bien avant le RLI. À commencer par Malinowski qui, tout en plaidant pour la chapelle fonctionnaliste, reprenait à son compte le programme de l'International Institute of African Languages and Cultures²²⁴, fondé en 1926. Une bonne partie des étudiants qui composent l'école anthropologique britannique se sont tournés vers l'Afrique et se sont orientés dans ce cadre vers le travail de terrain, plutôt que de se limiter à la collecte muséographique²²⁵. J. Barnes nous montre pourtant

qu'il faut éviter de conclure trop hâtivement à la coopération étroite entre scientifiques du RLI et politiques de Rhodésie et de métropole. Les liens étaient distendus entre les priorités de recherche fixées par le Colonial Social Science Research Council, les pinaillages des industriels de la Copperbelt (peu sensibles à l'utilité de la recherche et peu enclins à la financer), les interdictions fixées par l'administration, transgressées en permanence par les chercheurs (fumer une cigarette ou partager un repas avec les indigènes), les manifestations d'hostilité des Petits Blancs (accrochés à leurs petites prérogatives et leur mettant éventuellement des bâtons dans les roues), et au bout du compte, la production d'un savoir anthropologique. Autres figures du contexte colonial, R. Firth et E. Leach²²⁶ ont livré leur position, pondérée et dépassionnée, lors d'un séminaire de la London School of Economics sur « Anthropologie et politique coloniale ». Ils n'en étaient pas les dupes et n'y collaboraient guère – au sens où J. Servier sera plus tard un agent actif de la « pacification » en Algérie – même s'ils ne la dénonçaient pas publiquement. S. F. Nadel²²⁷ aurait été appointé au Soudan dans les années trente pour découvrir les alliances et les inimitiés entre tribus susceptibles d'être utilisées par les officiers coloniaux ; mais il semble qu'il n'ait été ni écouté ni même compris²²⁸. Le livre de M. Gluckman sur la justice barotse en 1943 a été ignoré par le gouvernement de Rhodésie du Nord : il avait paru trop complexe, et sa proposition de verser un salaire à tous les détenteurs héréditaires de charges judiciaires jugée trop coûteuse²²⁹. L'analyse par Evans-Pritchard de l'organisation segmentaire des Nuer a été prise en compte par F. D. Corfield, commissaire de district au Soudan. Mais cela semble avoir été une exception²³⁰. D'ordinaire, la bureaucratisation de l'ordre indigène se faisait sans trop d'égards pour ses équilibres politiques et ses formes institutionnelles. Par ailleurs, l'inexistence de chefs traditionnels qui puissent être intronisés « autorités indigènes » et servir de médiateurs, et le manque d'appétit de conquête des Nuer, qui aurait pu justifier l'imposition de la *Pax britannica*, conféraient aux descriptions d'Evans-Pritchard une faible utilité – pour ne pas parler de ses recherches sur les oiseaux ou les jumeaux. Lui qui ne perdait pas une occasion de dénoncer l'usage de la force contre les Nuer et les Azandé apparaissait peu fiable aux administrateurs coloniaux. De même, M. Gluckman ou Audrey Richards usaient de l'argument de l'utilité des connaissances produites par leurs institutions respectives, mais par opportunisme vis-à-vis des *sponsors*. A. Richards ne se souvient que d'une seule contrainte qui lui ait été imposée pendant toute sa carrière en Rhodésie, au Transvaal ou en Ouganda : celle d'interviewer ses informateurs sur la véranda du Bureau indigène en Afrique du Sud. D'ordinaire, les officiers en poste lui proposaient plutôt de mesurer la tête des locataires de la prison locale ou d'admirer d'hypothétiques œufs de dinosaures²³¹.

Si l'on se tourne du côté de la sociologie britannique, le travail ethnographique en semble en revanche relativement absent. Les études pionnières de l'Institute of Community Studies, créé en 1954²³², ne recourent guère à la démarche ethnographique. Dans l'enquête de Michael Young et de Peter Willmott sur le

transfert des familles ouvrières de Bethnal Green vers un nouvel ensemble immobilier, Greenleigh, les chercheurs ont procédé à une étude comparée de familles élargies en milieu populaire et des familles des classes moyennes²³³. Mais ils s'appuient avant tout sur des outils de *social survey*, dans le lignage des enquêtes sociales. Il en va de même pour l'enquête de Peter Townsend sur l'intégration des personnes âgées dans le milieu familial et sur leurs besoins en matière de services sociaux²³⁴ ou pour l'enquête d'Elizabeth Bott, qui applique à ces familles et à leurs environnements sociaux les techniques d'analyse de réseaux déjà expérimentées à Manchester²³⁵. À vrai dire, la relation est plus complexe entre anthropologie et sociologie. Dans la déclaration d'intention de l'Institute of Community Studies, il est dit explicitement que l'enquête doit fournir des connaissances sur les modes de vie familiale et communautaire, sur les « besoins et les vus » de la classe ouvrière, de façon à les rendre plus familiers aux concepteurs de politiques publiques. À cet effet, « le particulier ne peut être généralisé de façon satisfaisante qu'au moyen des statistiques, le général ne devient significatif que fondé sur la compréhension de l'individuel²³⁶ ». En dépit de la division du travail et de la spécialisation des tâches, l'implication personnelle du responsable de l'enquête du début à la fin, notamment son observation à la première personne et sa réalisation de la plus grande part des entretiens, est une garantie de rigueur. E. Bott par exemple, procède par visites à domicile, entretiens cliniques et tests psychologiques, mais trouve son inspiration en anthropologie sociale. Dans son livre novateur, *Family and Social Network* (1957), elle remercie avant tout des anthropologues comme R. Firth, M. Fortes, E. Leach, M. Young – et E. Goffman. L'hypothèse centrale que les rôles conjugaux sont une fonction des connexions que les membres du couple entretiennent dans des réseaux sociaux a été élaborée au séminaire de Max Gluckman en 1954 à Manchester, et discutée notamment par E. Colson²³⁷. Plutôt que de se focaliser sur la famille nucléaire, E. Bott s'interroge sur les rapports réciproques entre celle-ci et la trame élargie des relations de parenté et de sociabilité. À un bout du spectre, la division du travail entre mari et femme est extrêmement forte : hormis les visites à des parents, leurs occupations sont complètement séparées ; à l'autre bout, les époux passent beaucoup de temps l'un avec l'autre, partagent les mêmes tâches, loisirs et amis, prennent les décisions ensemble et se pensent comme égaux. De là l'hypothèse que les rôles sont d'autant plus ségrégués que les couples sont intégrés à une trame serrée de relations denses (*close-knit*), et d'autant plus conjoints que ces liens sont relâchés (*loose-knit*) – hypothèse confirmée par les travaux d'Arensberg en Irlande ou de Young et Willmott dans *Family and Kinship* en 1957, et tout à fait dans l'esprit des travaux du RLI, de Gluckman à Turner et Mitchell.

Toute une constellation de recherches s'est articulée à partir de ces travaux : Peter Marris a travaillé sur les problèmes créés par le veuvage, en particulier chez les jeunes femmes²³⁸ ; Enid Mills s'est focalisé sur la gestion de la folie dans l'économie de la famille²³⁹ ; Brian Jackson et Dennis Mardsen ont coordonné une

étude sur l'éducation²⁴⁰. Ces recherches ont pour caractéristique de mêler différents types de méthodes. La place du *survey*, dans un héritage revendiqué de la tradition des Both ou de Rowntree, y est importante, et classiquement associée aux recherches sur le diagnostic et le traitement des problèmes sociaux. Les entretiens approfondis cohabitent avec des entretiens extensifs sur des échantillons de centaines de personnes. Les anthropologues liés à Gluckman s'essaient à la sociologie rurale – Barnes notamment, qui enquête sur la Norvège avant d'être embauché par la London School of Economics, puis de migrer à Sidney en Australie. R. Frankenberg applique explicitement dans ses études de communauté les concepts et les méthodes du Rhodes-Livingstone Institute²⁴¹. Médecin sociologue, premier professeur du département de sociologie de l'université de Zambie en 1966, il s'inscrit dans l'héritage direct du RLI²⁴². Il insiste notamment sur la complémentarité de l'enquête par questionnaire et par observation participante. À Glynceiriog, au pays de Galles, il a été amené à redoubler ses informations ethnographiques d'informations collectées grâce à un *house to house survey* en raison du manque d'accessibilité des espaces domestiques – « à la différence des villages sous les Tropiques où une bonne part de la vie a lieu en plein air ». Et inversement, il est convaincu qu'un travail de description ethnographique aurait sensiblement modifié l'image de Woodford, Essex, donnée par l'enquête par sondage de Willmott et Young²⁴³. Deux autres exemples témoignent de ce chassé-croisé entre sociologie et anthropologie. Les hypothèses sociologiques de l'Institute of Community Studies, testées à l'est de Londres, sont également mises à l'épreuve par P. Marris dans des sites de relogement à Lagos, Nigeria²⁴⁴. P. Marris mène par la suite une enquête sur le développement d'un groupe d'entrepreneurs au Kenya, en se centrant sur les modalités selon lesquelles les acteurs composent entre obligation familiale et efficacité économique²⁴⁵. Par ailleurs, G. Homans est invité par le département d'anthropologie sociale de Manchester en 1953-1954 et impulse une enquête d'observation participante sur un site industriel de vêtements imperméables, menée par T. Lupton. Les modèles en sont l'enquête de la Western Electric à Hawthorne²⁴⁶, la psychologie sociale et l'étude des petits groupes. L'objectif en est l'influence des facteurs sociaux sur la production²⁴⁷. Le Rhodes-Livingstone Institute en Afrique centrale, l'Institute of Community Studies à Londres et le département d'anthropologie sociale et de sociologie de Manchester ont ainsi été, dans des proportions variables, des lieux d'expérimentation en matière de méthodes d'enquête et d'hybridation entre disciplines sociologique et anthropologique.

SUR LES ANNEXES MÉTHODOLOGIQUES

Les méthodes étaient déjà d'une grande diversité dans les *field studies* des années vingt aux États-Unis. Elles faisaient la part belle à la cartographie écologique, à l'histoire de vie et à l'entretien direct, et elles combinaient les techniques

du sondage quantitatif avec la collecte de documents personnels. Mais elles n'usaient guère de l'observation participante, comme le montre l'article de J. Platt traduit dans ce livre. Les premières annexes conséquentes recensées en sociologie sont peut-être celles de *The Polish Peasant*²⁴⁸ et de *Middletown*²⁴⁹ de R. et H. Lynd. Des manuels remarquables sont bientôt disponibles, comme ceux de F. S. Chapin (1920), d'E. Bogardus (1926) et de V. Palmer (1928), ainsi que des livres de réflexion méthodologique comme *The Laws of Sociology* de F. Znaniecki (1925), les *Methods of Social Study* de B. et S. Webb (1932), *The Method and Theory of Ethnology* de P. Radin (1933) ou encore *The Method of Sociology* de F. Znaniecki (1934). Pour les sociologues, le débat s'articule entre 1925 et 1932 autour de l'alternative entre étude de cas et méthode statistique, avec toutes sortes de synthèses possibles, dont E. W. Burgess se fait le promoteur dans ses recherches sur la prédiction du succès ou de l'échec du mariage. Un tournant historique est pris dans les années trente. Le Comité pour l'évaluation de la recherche (Committee on the Appraisal of Research) du Conseil pour la recherche en sciences sociales (Social Science Research Council²⁵⁰) commande des rapports sur la fiabilité et la validité de grands projets comme *The Polish Peasant* (1919) de W. I. Thomas et F. Znaniecki ou *The Family Encounters the Depression* (1936) de R. C. Angell²⁵¹, et sur les conditions d'utilisation et de validation de données fournies par les documents personnels ou les histoires de vie²⁵². C'est là l'indice d'une exigence de rigueur plus grande dans les usages méthodologiques, mais aussi le contrecoup du succès croissant des méthodes quantitatives et expérimentales en sciences sociales et de la disparition de l'étude de cas, comme méthode scientifique à part entière, dans la littérature sociologique.

Un indicateur intéressant est celui des lectures qui paraissaient pertinentes aux contemporains d'E. C. Hughes et de W. L. Warner qui, au tout début des années cinquante à Chicago, tentaient de donner un fondement épistémologique et généalogique au travail de terrain. Que lisait-on à Chicago en 1952, sous le label de *fieldwork*? La bibliographie rassemblée par Dorothy Kittel dans le cadre du Field Training Project, éditée dans *Cases on Field Work* (1952, quatrième partie) et reprise partiellement dans le *Fieldwork* de B. Junker (1960), est de ce point de vue édifiante²⁵³. Elle constitue un répertoire des travaux de sociologues et d'anthropologues, indifféremment, qui ont contribué à forger une « justification scientifique » du travail de terrain. Parmi les « techniques et méthodes utilisées dans le travail de terrain », on trouve aussi bien les sondages par questionnaires à grande échelle et les entretiens plus ou moins dirigés. Mais l'attention est désormais reportée sur l'observation participante et l'entretien approfondi comme méthodes préférentielles de production de données et de compréhension d'un site. On y retrouve les grands classiques, essentiellement des études de communauté, comme *The Andaman Islanders* de A. R. Radcliffe-Brown²⁵⁴ où l'auteur mène une réflexion sur la rigueur et la pertinence de l'interprétation des croyances et des coutumes, comme *The Changing Culture of an Indian Tribe* de M. Mead²⁵⁵ qui livre des éléments sur les techniques d'étude du contact culturel

ou *The People of Alor* de Cora DuBois²⁵⁶ et son remarquable compte rendu de la sélection d'un site d'enquête et des dilemmes d'analyse et de publication.

À Chicago même, les exemples les plus notoires à l'époque sont *French Canada in Transition* d'E. C. Hughes²⁵⁷ et les *Yankee City series* de W. L. Warner et de ses collaborateurs²⁵⁸. Mais on y lit aussi *Chan Kom : A Maya Village*, de R. Redfield et R. A. Villa²⁵⁹, qui décrit les modalités et les personnels d'une enquête comparant culture populaire (*folk culture*) au village et culture en changement à la ville dans le Yucatan, ou encore *The Social Organization of the Fox Indians* de Sol Tax (M. A. Chicago, 1932), dont l'« Introduction : The Ethnographic Procedure » est consacrée aux problèmes du temps de séjour sur le terrain et de la maîtrise de la langue indigène. En sociologie, *Street Corner Society* de W. F. Whyte²⁶⁰, la première étude d'ethnographie politique moderne fondée sur une démarche d'observation participante, a une réputation déjà établie; *Black Metropolis*, de Horace Cayton et St Clair Drake²⁶¹, fait les délices du jeune H. Becker; et une série d'ouvrages consacrés à la question noire par des proches de W. L. Warner, qui participe activement au traitement de leurs données, font également référence : *Caste and Class in a Southern Town* de J. Dollard²⁶² et *Children of Bondage* d'Allison Davis et J. Dollard²⁶³ par exemple. Enfin, parmi les plus jeunes, la bibliographie du FTP cite R. L. Birdwhistell, connu pour ses recherches sur la communication non verbale et dont les cours de kinésique marqueront E. Goffman, qui commence sa carrière par un terrain dans deux communautés rurales : *Border County : A Study of Socialization and Mobility Potential* (Ph. D Chicago, 1951) – E. Goffman faisant lui-même ses classes d'anthropologue aux îles Shetland d'où il rapportera sa thèse : *Rules Regarding Social Interaction in a Rural Community*²⁶⁴ (Ph. D Chicago, 1953).

D'autres travaux, qui ont un peu moins résisté à l'oubli, sont évoqués dans cette bibliographie méthodologique. J. T. Salter construit dans *Boss Rule*²⁶⁵ une typologie des leaders politiques qui puise à toutes sortes de sources dont l'observation directe – il avait été précédé dans ce sens par H. Gosnell dans les circonscriptions de Chicago et de New York²⁶⁶. H. Powdermaker, dans *After Freedom*²⁶⁷, prône l'utilisation du questionnaire pour confirmer des informations obtenues par observation et par entretien. L. C. Rosten, dans *Hollywood*²⁶⁸, décrit ses difficultés à obtenir par questionnaire des réponses sur les mœurs des producteurs, réalisateurs, acteurs et scénaristes, et réfléchit sur le calibrage des informations que cette méthode induit par rapport à la connaissance personnelle du milieu. E. Bakke Wight, dans *The Unemployed Man*²⁶⁹, recourt à l'observation participante et à l'entretien intensif dans son enquête parmi les chômeurs de Greenwich. G. Hicks, dans *Small Town*²⁷⁰, explique qu'en tant qu'habitant de cette cité du nord-est des États-Unis, il ne peut que « donner un compte rendu de lui-même », sans chercher à réduire toutes les interférences personnelles. Margaret K. Chandler, une étudiante de Hughes, écrit en marge de sa thèse, *Social Organization of Workers in a Rooming House Area* (Ph. D Chicago, 1948), dans le cadre des *Cases on Field Work*, une remarquable conférence sur son expé-

rience de terrain²⁷¹. Elle a enquêté sur les relations entre maîtrise et ouvriers dans une communauté industrielle de l'Illinois. Elle parle des « travailleurs-observateurs participants » qui ont un rapport réflexif à leur travail et qui, disposant « de vastes réserves d'informations sur leur environnement », en deviennent les principaux informateurs. Le sens du détachement, la curiosité naturelle et la flexibilité situationnelle ne sont pas le privilège de l'enquêteur, dont l'enquête ne fait que redoubler les enquêtes naturelles des acteurs sur leur propre monde social. L'enquête de terrain est un art des interactions ordinaires, qui découvre, rassemble et analyse des données dont les acteurs eux-mêmes sont en grande partie détenteurs. Enfin, les camps d'internement des Japonais à l'ouest des États-Unis, après l'attaque de Pearl Harbor, ont donné lieu à de nombreuses enquêtes par observation participante, dont l'étude célèbre de T. Shibusaki sur les rumeurs²⁷² et le récit autoréflexif de Rosalie Wax sur son propre terrain²⁷³. Dans *The Spoilage*²⁷⁴, Dorothy Thomas et R. S. Nishimoto insistent sur l'impossibilité de faire une enquête par questionnaire sur les processus d'ajustement auprès d'une communauté suspicieuse – d'où le recours à des *insiders*, entraînés à l'observation participante, et à des informateurs, obligés de rester anonymes. Alexander Leighton, dans *The Governing of Men*²⁷⁵, arrive à des conclusions qui vont dans le même sens. Toutes ces études recourent aussi bien à l'observation qu'à l'entretien, et souvent à l'analyse documentaire. Les biais propres à la méthode de l'entretien avaient déjà été un objet de réflexion, dès le développement des *social surveys* au début du siècle. Dès les années vingt, E. Bogardus avait consacré plusieurs chapitres à la question dans son manuel; et elle est centrale dans le classique ouvrage de P. Young sur les enquêtes sociales²⁷⁶. Mais c'est seulement avec la généralisation des méthodes d'enregistrement dans les années cinquante²⁷⁷ et l'affinement de la réflexion sur les biais de l'enquête par questionnaire, tant à Columbia²⁷⁸ qu'au NORC de Chicago²⁷⁹, qu'une véritable méthodologie qualitative de l'entretien est engagée.

C'est sur cet ensemble d'enquêtes et de réflexions sur l'expérience de l'enquête que la révolution de la méthodologie qualitative prendra ses appuis dans les sciences sociales des années soixante.